3 1761 07591297 2

LE
FILS DE L'ARÉTIN

DRAME EN QUATRE ACTES EN VERS

DONT UN PROLOGUE

PAR

LE VICOMTE

HENRI DE BORNIER

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

REPRÉSENTÉ AU THÉATRE-FRANÇAIS, LE 27 NOVEMBRE 1895

PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

3 — PLACE DE VALOIS — 3

1895

Droits de traduction et reproduction expressément réservés

PQ
2198
B5 F5

PERSONNAGES

	MM.
L'ARÉTIN, 31 ans, puis 41	Mounet-Sully.
ORFINIO, son fils, 20 ans	Le Bargy.
FRANCO, secrétaire, 40 ans	Leloir.
VENIERI — —	Truffier.
Le Chevalier BAYARD, 48 ans	Paul Mounet.
LE PROVÉDITEUR DES FLOTTES, 50 ans	Alb. Lambert fils.
ZANI, officier de Condotté, 20 à 25 ans	Dehelly.
GUISEPPE — —	Esquier.
TORBIDO, sculpteur, 35 ans	Veyret.
SALVIATI, peintre, 50 ans	Joliet.
SANSOVINO, architecte, 40 ans	Villain.
FRANTZ, helléniste, 50 ans	Gaudy.

	MMmes
ANGÉLA, jeune veuve, 26 ans, puis 36	Adeline Dudlay.
LA CAMILLA, courtisane, 36 ans	Blanche Pierson.
STELLINA, pupille d'Angéla, 18 ans	Reichenberg.
AGNÈSE, Arétine, 20 ans	Thompsen.
ORFINIO à 10 ans	La petite Durand.

1523-1533

A

M. JULES CLARETIE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

ADMINISTRATEUR GÉNÉRAL DE LA COMÉDIE-FRANÇAISE

Mon cher ami,

Je suis heureux de vous dédier ce drame que vous avez adopté tout de suite. L'histoire en est singulière, et je veux vous la raconter, à vous qui avez si bien écrit les annales de la vie littéraire.

Voilà vingt ans, après le succès de La Fille de Roland, *votre prédécesseur, Emile Perrin, me demanda si j'avais d'autres sujets en tête; j'en avais trois :* Les Noces d'Attila, Mahomet *et* Le Fils de l'Arétin ; *il me répondit :* « *Donnez d'abord* Les Noces d'Attila, *puis* Mahomet; *quant au* Fils de l'Arétin, *attendez quinze ans; aujourd'hui c'est trop tôt pour une œuvre pareille.* » *Emile Perrin avait raison. Cependant,* Les Noces d'Attila *durent émigrer à l'Odéon;* Mahomet... *vous savez comment la pièce fut arrêtée à la veille d'entrer au Théâtre Français.*

Le Fils de l'Arétin *fut plus heureux. J'en avais écrit, comme c'est mon habitude, un scenario en vers, et l'avais mis dans mes tiroirs. Il y a six ans, je le lus à* Mlle *Adeline Dudlay, qui me permet de l'appeler ma filleule, parce que j'ai eu la bonne chance de la présenter au Théâtre-Français. Elle en fut vivement frappée et me conseilla d'en*

parler à M. Le Bargy, le jeune et très intelligent sociétaire, M. Le Bargy se passionna pour le rôle du fils. Il me fallait trouver le père; et je n'osais pas trop offrir ce rôle, qui n'est pas le principal, à M. Mounet-Sully; mais M. Mounet-Sully, qui est un de mes amis les plus chers, est aussi un très noble artiste; il accepta le rôle avec un généreux empressement et consentit même, sur votre invitation, à mettre la pièce en scène, et vous avez vu avec quelle science et quel dévouement!

Je dois aussi une vive reconnaissance à mes autres éminents interprètes: Mlle Reichenberg a été, ce qu'elle est toujours, ravissante dans le rôle de Stellina; Mlle Pierson... comment louer cette rare comédienne qui a été ici une grande tragédienne; je ne saurais oublier Mlle Thompsen, la belle et spirituelle Arétine du premier acte.

Quant aux rôles d'hommes, je dois une notable partie de leur succès aux artistes qui les ont acceptés: M. Paul Mounet a mis en pleine lumière le rôle de Bayard, qui n'a qu'une scène, comme M. Albert Lambert fils le rôle du Proréditeur. Je dois une reconnaissance particulière à M. Leloir, chargé d'un rôle que son habileté supérieure a placé au premier plan, ainsi qu'à M. Truffier, un des plus fins comédiens de ce temps-ci, et aux autres artistes qui ont si bien joué des rôles moindres encore.

Je vous remercie de nouveau, mon cher ami, et de tout cœur.

HENRI DE B.....

LE

FILS DE L'ARÉTIN

DRAME EN QUATRE ACTES EN VERS

DONT UN PROLOGUE

ACTE PREMIER

PROLOGUE

A Brescia, palais de l'Arétin. Magnifique salle basse encombrée de tableaux, statues, riches tapisseries, etc. Au fond, une galerie dans laquelle on aperçoit quatre laquais en riche livrée. Cette galerie communique avec la scène par un escalier de quelques marches. A droite, une grande fenêtre près de laquelle est placée une table à écrire chargée de livres et de papiers. Près de la table, le fauteuil de l'Arétin. A gauche, premier plan, la porte de l'appartement privé. Un portrait et un buste de l'Arétin couronné de lauriers ; sur la table, un encrier d'or, plumes, papier, etc...

SCÈNE PREMIÈRE

FRANCO, puis VENIERI

[Trois secrétaires (rôles muets) travaillent à une grande table au fond à gauche. Franco est assis à la table de l'Arétin, à droite, où il écrit; un valet arrive du fond et lui donne une lettre.]

FRANCO

Comment ! c'est Venieri qui veut me voir ? Sans doute !

Un vieil ami ! J'y vais.

(Il va à la table du fond, distribue de la besogne aux secrétaires tout en parlant. — A Venieri qui paraît timidement, du fond.)

Viens donc !

VENIERI, s'arrêtant sur le seuil.

D'abord, écoute.

FRANCO

Entre !

VENIERI

Je n'ose pas : avec ces habits-là !
C'est trop beau, ce palais !

FRANCO

Eh ! qu'importe cela ?

VENIERI

Ton maître, l'Arétin...

FRANCO, l'entraînant à l'avant-scène.

Viens ! que je t'examine !
Je t'ai connu jadis de moins funèbre mine
Et, comme ton esprit, ton linge était plus fin.
As-tu quelques ennuis ?

VENIERI

Un seul : je meurs de faim !

Déplore, cher Franco, le sort des calligraphes!
Adieu les lettres d'or et les nobles paraphes;
Il faudrait ajouter à dix plus d'un zéro
Pour savoir ce que m'ont rapporté Cicero,
Lactance, Martial, Platon, Saint-Epiphane,
Car ma plume passait du sévère au profane
Et j'aimais le Romain sans détester le Grec....
Un homme m'a perdu, ruiné, mis à sec!

FRANCO

Qui donc?

VENIERI

Gutenberg.

FRANCO

Ah! c'est logique...

VENIERI

Mais triste!
Mon cher, l'imprimerie a tué le copiste:
J'allais donc me jeter dans l'Arno, c'est certain,
Quand j'appris qu'à Brescia le divin Arétin
T'avait pour secrétaire intime; je te cherche,
Je te trouve et te tends les bras. Tends-moi la perche.

FRANCO

Volontiers, cher ami.

VENIERI, avec expansion.

Merci, mon cher Franco !

FRANCO, l'entraînant à l'avant-scène, à droite.

Seulement, parlons bas : ces murs ont de l'écho.
Tu veux entrer céans ?

(Il range des papiers sur la table de l'Arétin.)

VENIERI, humblement, regardant la table du fond.

Comme aide-secrétaire,
S'il se peut.

FRANCO

Oui, mais...

VENIERI, inquiet.

Quoi ?

FRANCO, il le fait asseoir près de lui, auprès de la table.

Je ne dois rien te taire,
Connais-tu l'Arétin ?

VENIERI

De sa personne, non ;

(Avec admiration.)

De nom, certainement.

FRANCO

C'est un terrible nom,
Mais l'homme qui le porte est plus terrible encore.
Où le diable le prit, personne ne l'ignore :
Apprenti relieur à Pérouse d'abord,
Il s'en alla, déjà prompt à virer de bord,
Chercher fortune à Rome, à Venise, en Toscane ;
Bâtard d'un gentilhomme et d'une courtisane,
Son cœur était gonflé de tous les appétits,
Les féroces, les vils, les grands et les petits.
Il les a satisfaits.

VENIERI, avec envie.

Je voudrais savoir comme !

FRANCO

Oh ! par tous les moyens ! car c'est un habile homme ;
C'est lui qui le premier, sous nos yeux éblouis,
Trouva l'art d'exploiter son siècle et son pays.

VENIERI, curieux.

L'exploiter ?... Et comment ?

FRANCO

Mais !... l'éloge ou le blâme
Par la plume qui vaut la pointe d'une lame ;
Et l'orgueil que l'on flatte ou l'effroi qu'on répand,
Tout cela vaut son prix ! — Tour à tour fier, rampant,

Effronté, froid, cruel, insolent, perspicace,
Demandant un trésor pour une dédicace,
Adroit calculateur qui pèse et qui connaît
Ce que peut de venin contenir un sonnet,
Ayant l'intarissable et farouche génie
De l'insulte, du rire et de la calomnie,
Prodiguant l'invective aussi bien que l'encens
Attaquant les meilleurs comme les plus puissants,
Vendant son style comme un Suisse son courage,
Spadassin de l'esprit qui se bat avec rage,
Osant tout, faisant tout et rêvant plus encor,
Il gagne à ce métier douze mille écus d'or...

FRANTZ, entrant.

Le divin Arétin ?

FRANCO, brusquement.

N'est pas là.

FRANTZ

Puis-je attendre ?

FRANCO

Attendez. (A Franco.)
Comprends-tu ?

VENIERI

Je commence à comprendre.
(Débrouillant son idée finement.)

Quand le paon vaniteux braille, on lui dit : « Bravo !
« On t'a calomnié ! Ton chant c'est l'art nouveau,
« L'art sublime, le plus éclatant que nous eûmes ! »
Pendant que l'oiseau chante on lui vole ses plumes !

FRANCO

Tu m'as très bien compris. Mais tu ne sais pas tout :
Arétin sert les gens chacun selon son goût ;
Il vend à des prix fous, à ceux que rien n'étonne,
Ses vers dont rougiraient Apulée et Pétrone !

(Entrent plusieurs seigneurs.)

Aussi, vois donc quel luxe !

VENIERI, regardant autour de lui avec admiration.

Un palais d'Orient !

FRANCO

Que plus d'un roi d'Europe envie, en le payant.

VENIERI

Il me tarde de voir le dieu d'un si beau temple,
Sans l'espoir, par malheur, de suivre son exemple !

FRANCO

Nous l'attendons. Il est parti dès le matin
Pour quelque rendez-vous...

VENIERI

Galant ?

FRANCO

Et clandestin !

(Montrant la porte de gauche.)

Car c'est ici qu'il a, comme un sultan d'Asie,
Son vrai harem !...

VENIERI, avec un soupir.

Heureux qui suit sa fantaisie !
Il a des enfants ?...

FRANCO

Oh ! bien peu ! Les médisants
Content qu'il eut un fils voilà neuf ou dix ans ;
Mais, comme ce qui peut l'enchaîner, il l'évite,
Il laissa là le fils et la mère au plus vite ;
Il n'en parle jamais et n'y songe pas plus
Que le vent de la mer aux navires perdus !
Tels sont, en abrégé, l'homme et ses aventures.

(Il remonte vers le dressoir et verse du vin pour lui et pour Venieri à qui il offre aussi une pâtisserie que celui-ci dévorera avec des mines gourmandes pendant le couplet suivant.)

VENIERI

On l'estime pourtant ?

FRANCO, gagnant la gauche pour s'éloigner du groupe de clients qui sont entrés graduellement et qui attendent près de la fenêtre.

C'est selon les natures !
Son nom à Clément sept fit froncer les sourcils,
Mais il tourna la tête à Jean de Médicis ;

De grands hommes, Titien et même Michel-Ange,
En frémissant d'ailleurs, portent ce joug étrange;
Vois son buste lauré comme un César Romain,
Il est de Torbido qui sera grand demain ;
Vois son portrait signé Titien, jamais peut-être
Dans un cœur, plus à fond, ne fouilla l'œil du maître !
Enfin, qui le croirait ? L'empereur Charles-Quint
Au roi François premier dispute ce coquin !...
Le vrai, c'est qu'on le craint comme l'on craint la guerre.

VENIERI

Je vois, mon cher Franco, que tu ne l'aimes guère !
Cependant...

FRANCO

Je le sers ? Pour vivre — Je le hais !
Cet homme, dont le sort comble tous les souhaits,
Est un maître implacable, oui ! Pour deux épigrammes
Que j'écrivis, c'est vrai, contre une de ses femmes —
Les Arétines, comme on les appelle ici —
Il me fit bâtonner... C'est elle !

(Agnèse entre avec plusieurs autres Arétines et va frapper familièrement sur l'épaule de Franco, puis s'éloigne.)

VENIERI

Celle-ci ?

FRANCO

Mon pain me coûte cher, tu vois, mais je me venge
A regarder de près ce colosse de fange ! —

AGNÈSE, de loin, levant sa coupe,

Seigneur Franco, salut ! A ta santé je bois !

(Se rapprochant graduellement avec ironie.)

N'irons-nous pas couper des rameaux dans les bois ?
On fait de bons bâtons avec les jeunes chênes !
Evviva, mon poète ! A tes œuvres prochaines !

(Eclats de rire. Elle boit en riant, puis remonte vers le dressoir où la rejoignent bientôt quelques nouveaux venus qui échangent avec elle des poignées de mains et des bavardages à voix basse.)

FRANCO, à Venieri, un peu étonné, mais charmé de ces allures nouvelles pour lui.

Veux-tu toujours entrer chez nous ?

VENIERI, hésitant d'abord, puis vidant son verre et trouvant le vin bon.

Ma foi ! ma foi,
Oui. La brutalité n'a pas prise sur moi ;
Celle d'un maître, il faut, plus terrible fût-elle,
L'oublier en buvant son vin de Moscatelle !
Je reste.

(Entrent Torbido et Sansovino qui vont rejoindre et saluer les autres seigneurs déjà groupés à droite.)

FRANCO

C'est fort bien ! Et tu vas dès ce jour
Apprendre ton métier.

(Montrant le groupe qui s'est formé à droite, au fond du théâtre.)

Voici toute la cour

Du sublime Arétin : sculpteurs, peintres, poètes,
Chanteurs, qui viennent tous, comme des alouettes,
A l'appel du chasseur pour se prendre au miroir !

SCÈNE II

LES MÊMES, TORBIDO, SANSOVINO, SALVIATI, FRANTZ, sont entrés successivement pendant la fin de la scène précédente

TORBIDO, se détachant du groupe, à Franco.

Le divin Arétin daignera-t-il nous voir,
Nous, ses admirateurs, aujourd'hui ?

FRANCO, avec dédain.

Je le pense.
C'est l'heure où d'habitude il accorde audience;
Vous allez l'admirer de près !... Chut ! c'est son pas.

VENIERI

Voilà donc le divin Arétin.

FRANCO

Chapeau bas !

(Les secrétaires se lèvent. Arétin entre rapidement, d'assez méchante humeur, avec son page. Tous les assistants s'inclinent. Il salue

distraitement. Le page français lui donne la lettre et se retire. Il la lit, fait un mouvement de joie et, sans répondre à Torbido, se dirige souriant vers sa table à écrire. Il se débarrasse graduellement de son épée, de son chapeau et de ses gants qu'il donne à son page. Celui-ci sort par la porte de droite allant dans la chambre de l'Arétin. Il rentrera un moment après pour servir à boire.)

SCÈNE III

LES MÊMES, ARÉTIN

TORBIDO

Maître Arétin, honneur à Votre Seigneurie !
Nous venons tous offrir...

ARÉTIN, avec une légèreté hautaine.

Un instant, je vous prie !
Il faut que je contente — à regret quelquefois —
Une foule de ducs, de princes et de rois !

(Il va vers la table et écrit rapidement.)

Franco, fais à l'instant porter cette réponse
A l'envoyé du roi de France qu'on m'annonce. —
Attends. A Brescia, le chevalier Bayard
Hier est arrivé. Va chez lui de ma part;
Sous les murs de la ville il fut blessé naguère,
Et, puisqu'il y revient à la fin de la guerre,
Je tiens à le connaître, à l'accueillir. Chez moi
Dis-lui qu'il trouvera l'envoyé de son roi;

Il comprendra ma force, à ce que j'ose croire,
Et, s'il sait me gagner, j'écrirai son histoire !

(Regardant Venieri.)

Mais, Franco, quel est donc ce drôle mal vêtu ?

FRANCO

C'est un homme qui n'a pour biens que sa vertu !
Mais très bon calligraphe.

VENIERI

Et serviteur fidèle !

ARÉTIN

Ah !

(A Franco.)

Fais-lui copier ma dernière nouvelle
Des *Songes d'Arétin*, pour voir...

[Il s'interrompt en voyant Sansovino.]

(Franco mène Venieri à la table des secrétaires, l'installe et sort après avoir pris sa coiffure et son manteau.)

ARÉTIN

Sansovino !

SANSOVINO

Cher maître !

ARÉTIN

Il me faudrait un palais sur l'Arno,
Florence m'a nommé de son académie,
Et je veux faire honneur à cette ville amie !
Les terrains sont-ils chers à Florence ?

SANSOVINO

Très chers !
Mais je sais, Arétin, qu'ils vous seront offerts.
Quant au reste, mes mains ne vous sont pas suspectes ?

ARÉTIN

Non; je proclame en toi le roi des architectes !

(A un autre.)

Bonjour, Frantz ? Traducteur des poètes anciens !
Ton talent me plaît fort et c'est pourquoi je tiens
A la traduction que je t'ai demandée.

FRANTZ, tirant un papier de sa poche.

De Sapho ? La voici.

ARÉTIN, prenant et lisant.

Voyons... Hum... Fausse idée !
Sapho n'aurait pas dit cela. Tu t'es trompé.

FRANTZ

Comment ?

ARÉTIN

Le sens du vers t'a sans doute échappé.

FRANTZ

Mais...

ARÉTIN

Dans le texte grec la pensée est plus fine.

FRANTZ

Vous savez donc le grec, maître ?

ARÉTIN

Je le devine !
— A présent,
(Entrée de Salviati.)
Car je veux mieux clore l'entretien,
A Pise, tu verras mon libraire et le tien;
Rappelle-lui qu'il doit pour mes deux derniers livres,
En bon or trébuchant, payer cinq mille livres.
(Il lui donne le papier et va à un autre visiteur.)
Ah ! Torbido...
(Lui secouant les épaules.)
Bonjour, mon petit Phidias !
Voilà le Spartacus qu'hier tu m'envoyas :
(Montrant le buste.)
Chef-d'œuvre !
(Passant à un autre visiteur et lui donnant la main.)
Salviati, je crois que l'on va rire !
Je fais faire imprimer ma dernière satire
Contre notre ennemi commun, le Tintoret.

SALVIATI

Ce pauvre Tintoret ! Je le plains.

ARÉTIN

Il faudrait
L'écraser pour toujours ! Il me brave, il me raille,
Il ne rend pas hommage ! Il mourra sur la paille.
— A présent, Salviati, je réclame de toi
Un service...

SALVIATI

Lequel ?

ARÉTIN

Mais je n'ose...

SALVIATI

Pourquoi ?...

ARÉTIN

Eh bien, voici le fait ; mes amis de Venise
Veulent, on me l'a dit, me faire une surprise,
Frapper une médaille où sera mon portrait,
Avec exergue. Allons, cher peintre, un simple trait...
Prends ton crayon.

SALVIATI, un peu ironiquement.

Honneur insigne !

TORBIDO, de même.

Oh ! oui, mon maître !

(Salviati se met à dessiner de l'autre côté de la table, assis le dos au jour, en regardant de temps en temps l'Arétin qui va s'asseoir sur le grand fauteuil. Agnèse se place à ses pieds sur des cous-

sins, la tête sur ses genoux, pendant qu'une autre Arétine, debout derrière Salviati, le regarde dessiner. — Torbido à l'avant-scène, dos au public, suit le travail et le conseille discrètement.)

ARÉTIN, à Salviati.

Suis-je bien là ?

SALVIATI, dessinant.

Très bien.

TORBIDO, à l'Arétin.

Plus de profil, peut-être !

SALVIATI

Maître Arétin, pendant que je dessine, il faut
Que vous parliez... Cela me sert; le front plus haut !

FRANTZ

Travaillez-vous, cher maître, à quelque œuvre nouvelle ?

ARÉTIN

Oui, j'ai même un sujet qui hante ma cervelle !
C'est une tragédie...

SALVIATI

Oh ! oh ! — Et le sujet ?

ARÉTIN

Les *Horaces !*

FRANTZ

Très beau !

TORBIDO

Mais c'est plus qu'un projet ?

ARÉTIN

Oui, certes. Seulement, Melpomène est bourrue.

TORBIDO

Le sublime n'est pas un gueux qui court la rue !
— Mais il viendra chez vous.

ARÉTIN, caressant les cheveux de la jeune femme.

Vous voyez, on l'attend !

(Éclats de rire.)

(A Venieri qui lui apporte sa copie.)

Ecriture admirable !

VENIERI, modeste.

Oh ! mon maître !...

ARÉTIN

Un instant,

Achève.

VENIERI, montrant le manuscrit.

C'est tout.

ARÉTIN, regardant le manuscrit et comparant la copie, étonné.

Ah ! — Répétons ma morale
Ordinaire... qui n'a rien d'une pastorale !
Ecris :

(Il rend la copie à Venieri qui va écrire à la table du fond.)

« Ainsi finit en l'an treize cent vingt
« Cette histoire. A la cour le beau page revint
« Et vécut sans remords comme l'auteur des *Songes :*
« Famille, amour, patrie, autant de gais mensonges !... »

TOUS, avec rires et applaudissements.

Bravo ! Viva ! viva !

(L'Arétine se lève en battant des mains et, dans un transport d'enthousiasme, va pour l'embrasser. Il l'écarte doucement du geste. Alors, boudeuse, elle remonte vers les autres, au fond.)

TORBIDO

Maître, vous avez tout :
La gaîté qui déborde et cependant le goût ;
Les sept cordes qu'un dieu païen mit à sa lyre,
Et, chose étrange ! avec le drame et la satire,
L'élégie et l'idylle...

SANSOVINO

Oui, car, sans compliment,
Votre livre nouveau, maître...

SALVIATI

Noble et charmant !

ARÉTIN

Mes vers sur Angéla vous plaisent ?

SALVIATI

Du Pétrarque !

TORBIDO, bas, ironique.

Au moins !

SALVIATI, bas.

Non, mais il est le vent et moi la barque !

SANSOVINO

Voyons, cher Arétin, ne soyez pas discret !
Quelle est cette Angela ?...

ARÉTIN

Ceci, c'est mon secret.

TORBIDO

C'est que vos ennemis voudraient donner à croire
Que c'est un simple... rêve !

ARÉTIN

Alors, voici l'histoire.

AGNESE

Bon maître, nous allons nous amuser, je crois.

ARÉTIN

Non, et je te défends de rire cette fois :
Pour nous tous, que l'on hait, qu'on aime ou qu'on admire,
Il vient toujours une heure où l'on ne doit pas rire !
Mais donnez-moi ma coupe !

(L'Arétine se précipite vers la coupe et la lui apporte, tandis qu'une autre prend la coupe au page et verse à boire.)

Oui, ce vin de l'Etna
Que le doge Gritti l'an dernier me donna,
Semble meilleur encor dans ma coupe sculptée
Par Cellini — par moi, pour lui plaire acceptée !

(Tous boivent et s'asseoient autour de l'Arétin.)

TORBIDO

Maître, nous attendons.

ARÉTIN

Voici. J'avais vingt ans;
Je ris moi-même, allez ! quand je songe à ce temps.
J'étais pauvre, et pourtant sans fiel et sans envie,
Buvant tous les rayons du printemps de la vie.
Rempli d'illusions... ce qui suffit enfin
A tromper l'appétit lorsque le cœur a faim.
J'apprenais un métier dangereux, quoique honnête :
Relieur ! Prose et vers, cela monte à la tête !
Un jour, j'allai porter quelque missel fort beau
Chez un vieux gentilhomme à mine de corbeau;
Il avait une fille, une enfant presque encore
Chaste, grave et pourtant souriante : une aurore !
Si vous voulez savoir quand, pourquoi je l'aimai,
Faites ces questions à la brise de mai !
Bref, comprenant alors l'amour de cette sorte,
Je demandai sa main...

AGNESE, avec un éclat de rire.

On vous mit à la porte !

ARÉTIN

Son père préféra je ne sais quel seigneur,
Dont je n'ai pas pleuré la mort, non, sur l'honneur !

SANSOVINO

Veuve ! C'est là pour vous une chance sans doute !

ARÉTIN

Je ne crois pas ! je viens de faire fausse route.
On m'avait informé qu'elle est à Brescia,
En ce moment, couvent de *la Célestia;*
J'ai frappé, tout à l'heure, à cette sainte porte...
On eût reçu Satan de façon plus accorte !
En entendant mon nom la sœur tourière a pris
La fuite avec terreur — je n'ai donc rien appris.
De revoir Angela nul espoir ne me reste ;
Et voilà mon idylle où mon rôle est modeste !
Parfois ces souvenirs lointains, ces rêves morts,
Sur mes livres nouveaux me donnent des remords.
— Voilà pourquoi ces vers, écrits à sa louange,
Je les publie. Ils sont chastes, cela me change.

(Entrée de Bayard dans le groupe.)

SANSOVINO

Beaucoup ! mais mieux encor l'histoire doit finir :
Je suis certain qu'un jour vous la verrez venir
Et vous remercier, cette belle inhumaine ;
Elle vous doit sa gloire, et la gloire ramène
Les orgueilleuses.

TORBIDO

Oui !

SALVIATI, se relevant et montrant son dessin.

C'est fait.

ARÉTIN, examinant le dessin.

C'est étonnant !

TORBIDO

C'est très beau, Salviati !

(Entrée de Franco.)

ARÉTIN, à Franco.

L'exergue maintenant !

VENIERI

« *Divinus Arétinus, flagellum principum.* »

FRANTZ, traduisant.

« *Le divin Arétin, fléau des princes.* »

SANSOVINO

Diable !
Les princes se pourront fâcher.

ARÉTIN, dédaigneusement.

C'est peu croyable !

FRANCO, arrivant du fond.

Ils sont tous à nos pieds.

ARÉTIN

C'est vrai ! dans peu d'instants,
Vous pourrez en juger. Un seigneur que j'attends
Prouvera que j'ai droit de parler de la sorte.

FRANCO, revenant du fond.

Maître, c'est l'envoyé de France et son escorte.

(Mouvement général de sortie discrète. Les Arétines vont rentrer dans les appartements.)

ARÉTIN, aux assistants.

Restez pour recevoir l'ambassadeur du roi !

FRANCO, à Venieri, bas.

On veut avoir aussi son peuple autour de soi !

SCÈNE IV

LES MÊMES, L'ENVOYÉ DU ROI DE FRANCE,
LE CHEVALIER BAYARD.

L'ENVOYÉ DU ROI

Maître Arétin, le roi de France qui m'envoie
A reçu votre lettre avec très grande joie ;

L'éloge solennel que vous faites de lui
Le touche et, de sa part, je vous offre aujourd'hui
Cette chaîne d'or pur et d'émeraudes.

ARÉTIN

Celle
Que Charles-Quint m'offrit était certes moins belle !
Tiens, Torbido, regarde...

TORBIDO

Un chef-d'œuvre, en effet.

ARÉTIN, mettant la chaîne à son cou.

Remerciez le roi de l'honneur qu'il me fait !
Je ne suis point ingrat, et, vienne l'occurrence,
Je rendrai, comme il sied, service au roi de France !
— Le roi n'a pu manquer de vous charger aussi
D'une lettre pour moi ?...

L'ENVOYÉ, cherchant dans son pourpoint.

La lettre, la voici.

ARÉTIN

Donnez.

BAYARD, avançant, à l'envoyé.

Ne donnez pas cette lettre à cet homme.
Je la prends et je la garde.

ARÉTIN

Comment se nomme

Celui qui parle ainsi ?

VENIERI, à Franco.

Quelque fou, par hasard ?

L'ENVOYÉ

Le chevalier Bayard.

TOUS

Le chevalier Bayard !

ARÉTIN, un peu déconcerté.

Ah ! Bayard ! Je comprends, et l'on aime à mon âge,
Qu'un héros s'abandonne à quelque badinage.
C'est fort bien. Mais ce jeu ne peut durer longtemps.
Chevalier, rendez-moi cette lettre. J'attends !...

BAYARD, mettant la lettre dans son pourpoint.

Venez la prendre.

ARÉTIN

Un fou, décidément vous l'êtes !
Le roi saura par moi l'affront que vous lui faites.

BAYARD

On ne serait ni bon soldat, ni bon chrétien,
Si l'on servait les rois sans jamais risquer rien !

Je ne suis qu'un soldat, fait d'une rude écorce,
Et je ne parle guère à moins qu'on ne m'y force.
Donc, un seul mot : gardez la chaîne, le collier ;
Ce n'est rien, c'est de l'or ! La lettre....

ARÉTIN

Chevalier,
Vous venez de me faire une insulte publique ;
L'insulté répondra ; que l'insulteur s'explique !

BAYARD

Vous avez tort, car j'ai le parler dur et franc,
Et je mets toute chose et tout homme à son rang.

ARÉTIN

C'est ma coutume aussi. C'est pourquoi je vous somme
D'accuser, de parler, d'agir en gentilhomme.

BAYARD

Vous le voulez ? — Eh bien... à Marignan le soir,
Le roi François premier désira, sans surseoir,
Être armé chevalier ; ce n'était pas jactance,
Car il avait battu les Suisses d'importance
Et soutenu leurs chocs, droit comme un mur d'airain.
Or, c'est moi que le roi choisit pour son parrain.
Lors, je me dis, allant au fond de toute chose :
« C'est un devoir de plus que cet honneur m'impose
Cette paternité doit être, selon moi,
Sévère d'autant plus que le fils est un roi ! »

Je trouve que mon fils, écrivant cette lettre,
Vous a fait un honneur qui le peut compromettre,
Car vous la publieriez, plus cynique et hautain,
Pour coller ce grand nom au nom de l'Arétin !

ARÉTIN

Ce nom de l'Arétin, tout un peuple l'honore.

BAYARD

Ce peuple-là devrait, s'il tient à vivre encore,
Vous chasser comme un traître au milieu des affronts,

ARÉTIN

Je ne le trahis pas.

BAYARD

Mais si ! tu le corromps !
Certe, il faut entourer d'un éternel éloge,
L'écrivain noble et pur qui jamais ne déroge,
Qui, debout sur la brèche, au mal seul s'attaquant,
Défend la vérité, comme un soldat son camp.
Que pour ces gloires-là le fondeur habitue
Le bronze des canons à devenir statue,
Le bronze sera fier ! Et ce triomphe est doux,
Et ce triomphe est bon ! Mais, justice pour tous !
La mauvaise herbe, il faut qu'on la brûle ou la fauche :
Maudites soient du ciel les œuvres de débauche !
Leur influence, hélas ! flattant nos vils penchants,
Commence sur des rois aveugles ou méchants ;

Bientôt, après le chef qui l'aime ou la tolère,
Elle va gangrener la masse populaire.
Et l'œuvre, détestable à chacun de ses pas,
Fait d'autant plus de mal qu'elle descend plus bas !
Moi soldat, je le sais, je sais que tel ouvrage,
En abaissant l'esprit, abaisse le courage !
Qui pense et qui vit mal ne peut pas bien mourir,
La mort est chaste et veut, quand elle vient s'offrir,
Qu'on l'accueille le front calme, l'âme affermie,
Les mains et le cœur purs comme une austère amie !
C'est pourquoi tes leçons, tes exemples aussi,
Sont mauvais ; c'est pourquoi Bayard te traite ainsi.
— Tu ne reverras plus Bayard, quelque bombarde
Peut m'étendre demain sur la terre lombarde ;
Mais j'ai servi mon Dieu, ma patrie et mon roi,
Et j'ai fait quelque bien, peut-être même à toi !

ARÉTIN

Monsieur l'ambassadeur, c'est le roi que regarde
Cet affront....

BAYARD, à l'ambassadeur qui le regarde.

Je m'en charge !

L'ENVOYÉ, s'inclinant.

En ce cas....

(Fausse sortie.)

ARÉTIN

Prenez garde !

C'est le roi qui m'insulte alors !... Et ce départ....

L'ENVOYÉ, avec une gravité plus grande.

On ne saurait mal faire en imitant Bayard.

ARÉTIN

Ah ! c'est ainsi, vraiment ? Puisque l'on veut la guerre
Avec l'Arétin.... C'est qu'on ne le connaît guère !
Vous vous repentirez ! Et d'abord, ce collier !...

(A Agnès, avec un éclat de rire.)

Je te le donne au nom du roi François premier !

(Il le jette aux Arétines.)

BAYARD

Insolent !

ARÉTIN

Cette plume et cette page blanche,
Vous les voyez ?... Eh bien, c'est là qu'est ma revanche.
Bon chevalier Bayard du Terrail, vous savez
Que vous êtes perdu si j'écris....

BAYARD, sortant, suivi de l'Envoyé de France et de son escorte.

Ecrivez !

SCÈNE V

ARÉTIN, FRANCO, VENIERI, TORBIDO, SALVIATI, SANSOVINO

ARÉTIN

Restez, amis, restez ! Vous avez vu l'outrage,
Vous verrez la vengeance.

FRANCO, bas à Venieri.

Il écume de rage !

ARÉTIN

Vous m'aiderez d'ailleurs, car vous devez savoir
Sur ce Bayard beaucoup de choses ?

FRANCO

On peut voir !

ARÉTIN

Bien ! Il est dans mes mains que le diable l'en tire !
En chasse donc ! Taïaut, chiens noirs de la satire !
Mordez-moi, fouillez-moi dans les flancs ce héros ;
Un morceau de Bayard pour chacun de vos crocs !
— Cherchons, puis écrivons, et que ce soit terrible !
Examinons, passons toute sa vie au crible !

— Et d'abord... Savoisien de naissance et de nom,
Il vendit son épée au roi de France...

FRANCO

Non ;
Il naquit Dauphinois, et l'on sait au contraire
Que le duc de Savoie en fit don à son frère
Louis douze...

VENIERI, doucereusement.

Le fait est trop connu...

SANSOVINO, de même.

C'est clair.

ARÉTIN

Soit ! — Voici qui vaut mieux vraiment, c'est un éclair !
On dit que par son oncle — il était encor page —
Il fit adroitement payer son équipage
Pour un tournoi...

SALVIATI

Le fait est partout rappelé.

FRANCO

Mais l'oncle y consentait.

ARÉTIN

Disons qu'il l'a volé ! —

VENIERI

Oui!

SALVIATI

Nul ne le croira.

FRANCO

Ce serait ridicule!

ARÉTIN

Pourtant, je veux trouver, je le veux, par Hercule! —
Ah! son duel avec ce seigneur espagnol...
Il y fut déloyal!

FRANCO

Non! l'histoire du vol
Était meilleure encor... c'est absurde!

SALVIATI

Chimère!

ARÉTIN

Oui, vous avez raison. Si j'insultais sa mère?

SALVIATI

Une sainte!

AGNESE

Oh! non! pas les mères!

SALVIATI

C'est hideux !

ARÉTIN

Voilà bien les amis quand on a besoin d'eux !

(A part, s'approchant de la table et prenant la plume.)

Puisque la vérité défend partout cet homme,
Inventons hardiment ; cela vaut mieux, en somme :
On a toujours pour soi, lorsque l'on s'y prend bien,
Les méchants et les sots, et puis les gens de bien !

(Entrée d'Angela au fond.)

Quand sur un honnête homme on invente une histoire,
Il n'est tels que les gens honnêtes pour y croire !
— Déshonorer Bayard... quel succès !

(Il se met à écrire avec fureur.)

C'est cela !
Qui m'en empêcherait ?

ANGELA, s'avançant, soulevant un peu son voile.

Arétin !

ARÉTIN, se retournant.

Angela !

(A ses amis.)

Laissez-moi tous.

(Aux Arétines.)

Allez !

(Les hommes sortent par le fond avec des chuchottements et des salutations. Les Arétines entrent dans leur appartement. — Arétin pousse le verrou.)

SCÈNE VI

ARÉTIN, ANGELA

ARÉTIN

Quoi ! vous ici, madame ?

ANGELA, avec gravité.

Et d'abord... cet écrit, oui, ce projet infâme,
Vous le déchirerez tout à l'heure.

ARÉTIN

Et pourquoi ?

ANGELA

Vous le saurez bientôt. — Mais je venais pour moi
Et je venais pour vous. Si j'ai franchi la porte
De l'Arétin, croyez qu'à tous deux il importe !
Je viens pour détourner un scandale, un danger :
Mon père a le devoir, le droit de me venger,

Et, l'épée à la main, veut vous demander compte
D'un livre...

ARÉTIN

En votre honneur !

ANGELA

Pour nous c'est à ma honte!
Pour apaiser mon père — Arétin, il le faut —
Faites jeter ce livre aux flammes aussitôt ;
Il ne me convient pas de servir de matière
Aux étranges propos de l'Italie entière !
A ces conditions j'oublierai le passé,
Mais que mon nom par vous ne soit plus prononcé !

ARÉTIN

Tant de sévérité, tant de cruauté d'âme,
Me blessent jusqu'au cœur : Je refuse, madame !
D'ailleurs, à parler franc, je ne m'explique pas
Que votre dignité fasse de tels éclats!
Ma gloire est au-dessus des dédains qu'on lui marque,
Laure de Nove a-t-elle ainsi traité Pétrarque ?

ANGELA

C'est votre châtiment si mon honneur jaloux
Met une différence entre Pétrarque et vous !
Son amour était fait de respect, mais le vôtre !
Dans quel cloaque vil votre Muse se vautre !
Vos ouvrages, romans, dialogues, sonnets,
Par leurs titres — c'est trop déjà ! — je les connais ;

Histoires sans pudeur d'héroïnes infâmes,
Et vous mêlez mon nom à celui de ces femmes !

ARÉTIN

Si je n'ai pas vécu du mal plus éloigné,
A qui la faute ? A vous qui m'avez dédaigné.
L'amour ne rend pas fier, et j'osai tout vous dire.
Tenez, je vois encor ce dédaigneux sourire
A vos lèvres...

ANGELA

Mais non ! Ce ne fut pas mépris,
Ce fut l'instinct d'un cœur inquiet et surpris,
Et ma jeune raison me fit déjà connaître
Dans ce que vous étiez ce que vous deviez être !
Je vous demande donc, pour la dernière fois,
D'anéantir ce livre.

ARÉTIN

Eh bien, non, non ! Je vois
Que vous ménagez peu la dignité des autres,
Mais pour parler ainsi quels droits sont donc les vôtres ?
Pour réclamer sur moi ce souverain pouvoir,
Pour moi qu'avez-vous fait ?

(Il s'assied brusquement.)

ANGELA

Vous voulez le savoir ?

ARÉTIN

Ah! oui.

ANGELA

C'est donc l'instant : j'ai voulu choisir l'heure,
Et celle-ci sans doute est encor la meilleure.
— Voilà six ans à peine, à Pérouse, vivait
Un pauvre enfant sans père et sans mère ; il n'avait
Pas de nom, mais le peuple au rire impitoyable,
L'appelait : « *le bâtard de ma tante et du diable* » ;
Il mendiait son pain, dans la rue, en haillons,
Couchait avec les chiens quand les chiens étaient bons :
On disait qu'il portait malheur, et ces chimères
Sont terribles, car tous le haïssaient : les mères
Le battaient, le forçant à changer de chemin ;
Un jour, je vis cela... je le pris par la main,
Je l'emmenai chez moi. Je savais son histoire :
Une fille séduite, une trahison noire ;
Sa mère se nommait Camilla — Maintenant
La Camilla !

ARÉTIN, avec plus de surprise que d'émotion.

Mon fils! mon fils!

ANGELA

En apprenant
Qu'il était votre fils, en effet, ma pensée
D'un étrange remords fut comme traversée ;
Je me dis : « L'Arétin m'aimait, il s'est offert ;
J'ai refusé ; j'ai bien fait, mais il a souffert !

Il est juste, il est bon — Dieu m'approuve, j'espère —
Que le fils soit du moins plus heureux que le père
Ce pauvre être que rien au monde ne défend
Et que l'on hait déjà... j'aimerai cet enfant !
Fils d'un père coupable et d'une mère infâme,
Je le prends, je serai la mère de son âme ! »
Le fils de l'Arétin et de La Camilla
Est le mien désormais.

ARÉTIN, avec admiration — se levant.

Vous avez fait cela ?

ANGELA

Oui. C'était mon devoir. Ce fut ma récompense,
Et je vous dois beaucoup peut-être, quand j'y pense :
J'étais veuve, sans fils, sans amour, sans espoir,
Sans but... Cet orphelin m'a donné le devoir !
J'eus d'abord beaucoup plus de peine que de joie ;
L'enfant, avec ses yeux de jeune oiseau de proie,
Me regardait, tremblant à chacun de mes pas,
Et son premier mot fut : « Femme, ne me bats pas ! »
Il avait tort de craindre ; et bientôt l'habitude
De se sentir aimé, la douce quiétude,
Le repos, le bien-être, un mot tendre, un regard,
Eurent apprivoisé l'oiseau triste et hagard ;
Il grandit et devint plus joyeux ; un soir même
Il dit en m'embrassant : « Ma mère, je vous aime ! »
Je lui donnai pour nom : Orfinio. Voilà
Qu'il a dix ans bientôt.

ARÉTIN, avec une admiration plus émue.

Vous avez fait cela !

ANGELA

J'ai fait plus. Autrefois, quand les veuves romaines
Avaient juré de fuir les passions humaines,
Elles portaient au front, de longs voiles couvert,
L'humble et chaste bandeau de laurier toujours vert ;
C'est la coutume encore, et j'ai voulu la suivre.
Pour qu'au devoir mon cœur sans réserve se livre,
Ce signe du veuvage éternel, il est là,
Sur mon front, pour toujours.

ARÉTIN, s'agenouillant.

Vous avez fait cela !
Que ferais-je pour vous à mon tour ? Rien qui compte !
Quel service inventer dont vous n'eussiez pas honte ? —
Si !... Cet homme, Bayard, qui vient de m'outrager,
Vous désiriez...

(Il prend la page où il écrivait et va la déchirer, mais il hésite.)

Pourtant, c'est doux de se venger !

(Après un long effort, la lui donnant.)

Déchirez cette page.

ANGELA

Ah ! c'est bien !

ARÉTIN, un peu fiévreux.

Quant au livre
Où mon orgueil a mis votre nom... je vais suivre

Vos ordres : il sera détruit. N'ajoutez rien.
O vertu ! Dévoûment ! Exemple !

(Saisissant sa poitrine dans ses mains.)

Ah ! le vaurien !
Quoi ? J'avais dans le cœur ces hontes, ce délire,
Et j'osais vous aimer ! Et j'osai vous le dire !
Ah ! j'étais criminel lorsque je vous aimais !

ANGELA, gravement.

Ne m'en parlez donc plus.

ARÉTIN, avec force.

Je le jure : jamais !

ANGELA, solennellement.

Je reçois ce serment !

ARÉTIN

Et vous pouvez y croire ;
Ame auguste, n'ayez plus peur de l'âme noire !
Non ! Je me juge enfin : je suis le fils perdu
D'une nation folle et d'un siècle éperdu ;
Pour le mal seulement mon cœur fut énergique.
Et je marche peut-être à quelque heure tragique !
Oubliez-moi. Gardez l'enfant. C'est mon devoir
De vous le laisser. Mais je voudrais bien le voir,
Une fois seulement, c'est tout ce que j'implore ;
Plus tard vous jugerez si j'en suis digne encore.
Quand pourrai-je le voir ?

ANGELA

A l'instant même, ici :
J'ai prévu, j'espérais ce désir.

ARÉTIN

Oh ! merci.

(Angela va vers la porte par laquelle elle est entrée.)

ANGELA, appelant.

Orfinio !

(L'enfant paraît dans le fond.)

Venez !

(L'enfant entre, conduit par une servante qui se retire sur un geste d'Angela.)

SCÈNE VII

ANGELA, ARÉTIN, ORFINIO

ANGELA, allant le prendre par la main.

Mon enfant, votre père,
Après un long voyage — et pour longtemps, j'espère —
Est de retour. Il faut l'aimer dès aujourd'hui.

ORFINIO

Comme je vous aime ?

ANGELA

Oui... Tendez les bras vers lui.

ORFINIO

Non! J'ai tant de bonheur quand c'est vous que j'embrasse!
Et j'ai peur....

ANGELA

Mon enfant, obéissez, de grâce

ORFINIO

Ma mère, j'obéis.

ANGELA

Ouvrez-lui bien vos bras.

(A l'Arétin.)

Embrassez votre fils... allons!

ARÉTIN, reculant un peu.

Je n'ose pas!

(Il la mène à l'écart.)

Au front de cet enfant que votre âme environne
Vos baisers maternels ont mis une couronne;
Les miens la flétriraient! — Déjà même, hélas! oui,
Regardez! il a peur de moi! J'ai peur de lui!

— Partez donc ! Oubliez cet homme de démence
Et de malheur...

ANGELA

Allons ! le repentir commence !

ARÉTIN

Le repentir ?... Mais Dieu ne voudrait pas du mien.

ANGELA

Il n'en repousse aucun.

ARÉTIN

Qui sait?

ANGELA

Je le sais bien !
Si je n'ai pas ma faute à pleurer, j'ai les vôtres ;
Le repentir des uns sert au rachat des autres !
C'est ce que je voulais, et c'est pourquoi je fis
Œuvre de repentir en prenant votre fils ;
— Je garde donc l'enfant. Vous, restez seul encore ;
Vous reviendrez vers nous, à l'heure que j'ignore,
Quand le mal fait par vous sera bien réparé
Par vous-même, il le faut ! — Essayez.

ARÉTIN

J'essaierai.
Mais suis e forçat du mal, lourde est la chaîne.

ANGELA

L'heure de la briser en soit donc plus prochaine !
Embrassez votre fils — Puis, laissons faire Dieu !

ARÉTIN, après avoir regardé l'enfant avec une attention profonde, quand Angela a monté les marches.

Mon fils... Prenez bien garde : il me ressemble ! Adieu.

FIN DU PREMIER ACTE

ACTE DEUXIÈME

A CHIOGGIA (en dialecte vénitien, **CHIOZZA**)

A gauche, la maison d'Angela. Sur le devant, des massifs d'arbustes. A droite, une tonnelle. Au fond, la ville et la mer.

SCÈNE PREMIÈRE

STELLINA, arrosant les fleurs en chantant :

La fleur, sous le soleil de flamme,
S'ouvre à la brise de l'été,
Mais la plus belle fleur de l'âme
C'est la gaîté !

(Onze heures sonnent à une église voisine.)

Onze heures seulement sonnent à la Majore...
Allons ! Orfinio ne peut rentrer encore.

(Elle se remet à arroser et à cueillir des fleurs.)

Je suis heureuse, très heureuse ! Et j'ai raison :
C'est charmant, notre simple et riante maison !

C'est charmant, Chiozza, la petite Venise,
Son golfe, ses canaux, que caresse la brise!...
Maître Arétin devrait y venir plus souvent;
Je l'aime aussi!... Mes fleurs ont bien souffert du vent...

(Elle s'éloigne dans les massifs en arrosant toujours.)

SCÈNE II

ARÉTIN, ANGELA, sortant de la maison.

ANGELA

Vous repartez déjà?

ARÉTIN

Pour Venise. Une affaire
M'appelle qui n'est pas de celle qu'on diffère.

ANGELA

Votre traduction du *Nouveau Testament?*

ARÉTIN

Le pape Jules trois l'approuve hautement
Et par le duc d'Urbin me transmet ses suffrages.

(En souriant.)

Et dire que j'ai fait autrefois des ouvrages!

Mais ceux-là, cet obscène et dangereux trésor,
Franco les cherche et les rachète au poids de l'or,
Je les brûle, et vraiment la fumée est fort laide !

ANGELA

Alors, n'en riez plus.

ARÉTIN

Pourquoi donc ? Cela m'aide
Au repentir ! Pour moi, le repentir c'est doux,
C'est facile... et c'est gai !

ANGELA en souriant.

Trop peut-être pour vous.

ARÉTIN

Ma gaîté d'autrefois était méchante et vaine,
Elle est vraie aujourd'hui, simple, loyale et saine ;
C'est grâce à vous, car Dieu guide toujours vos pas.

ANGELA

Non, non ! A si haut prix je ne me juge pas :
Le bien, comme le mal, est souvent un mystère !
Nos devoirs accomplis, tout orgueil doit se taire ;
Vos louanges ont tort de réveiller le mien.

ARÉTIN

Laissez-moi cependant penser au temps ancien,

Afin que jusqu'à vous vienne et monte à toute heure
Le cri reconnaissant de mon âme meilleure.

ANGELA

Bien meilleure ! Il faut donc me donner un avis :
Avant que vous partiez, parlons de votre fils.

ÉTIN

Le vôtre aussi !

ANGELA

C'est vrai.

ARÉTIN

Votre âme maternelle,
Comme jadis, l'entoure avec le même zèle ;
Il vous doit ce qu'il est, tout ce qu'il a de bon ;
C'est un vaillant soldat, plein d'avenir, dit-on,
Et le Provéditeur lui rend ce témoignage.
Il sera donc très vite officier ; à son âge,
A vingt ans, c'est très beau !

ANGELA

Je dois faire encor mieux.
Il me semble un peu trop grave et silencieux ;
Il sait depuis longtemps que, dans notre pensée,
Stellina, ma filleule, est à lui fiancée.....

ARÉTIN

Peut-être son amour souffre de ce retard ?

ANGELA

N'en doutons pas. Cela se lit dans son regard.

ARÉTIN

Eh bien, marions-les !

ANGELA

Tous deux sont un peu jeunes.

ARÉTIN

Mais pour de blanches dents mauvais sont les longs [jeûnes !

ANGELA

Il faut les consulter sur ce point toutefois,
Car enfin, nous pouvons nous tromper...

ARÉTIN

Non, je crois.

SCÈNE III

LES MÊMES, STELLINA.

STELLINA, rentrant avec des fleurs dans ses bras et fredonnant.

... Mais la plus belle fleur de l'âme,
C'est la gaîté !

ANGELA

Stellina !... Tu dis vrai, mon aimable filleule :
C'est la gaîté.

STELLINA

Comment ! Douce marraine est seule ?

ANGELA montrant Arétin qui s'est un peu retiré au fond.

Non, je vais t'expliquer... Je veux savoir d'abord
Ton avis sur un point qui t'intéresse fort.
— Je connais ta raison...

STELLINA

Oh ! marraine me flatte !

ANGELA

Il s'agit de fixer dès aujourd'hui la date
De ton mariage.

STELLINA en riant.

Ah !

ANGELA

Je suppose, je crois,
Qu'on pourrait dans un an...

STELLINA

Vous dites : dans un mois ?

ANGELA

Non.

STELLINA

Dans huit jours, alors.

ANGELA

L'ai-je dit ?

STELLINA

Je devine.

ANGELA

Ma petite filleule a l'oreille très fine !

STELLINA

Ainsi donc, dans huit jours...

ANGELA

Tu consens, n'est-ce pas?

STELLINA

Il faut qu'Orfinio le désire en tout cas,
Car je tiens à prouver de la bonne manière
Que, si je suis très gaie, au fond je suis très fière!

ARÉTIN avançant.

Et vous avez raison! D'autant plus que je dois
Vous parler franchement une dernière fois.

(Il la mène vers la tonnelle.)

Vous savez qu'il est né d'une faute?

STELLINA

N'importe,
Puisqu'il vit pour l'honneur!

ARÉTIN

Il croit sa mère morte,
Il croit qu'elle vécût sans reproche...

STELLINA

Je sais
Qu'il est un soldat noble et vaillant, c'est assez!
S'il avait la douleur un jour de tout apprendre,
Mon dévoûment pour lui n'en serait que plus tendre.

ARÉTIN

Soyez bénie, enfant, vous qui savez si bien
M'épargner ce qu'aurait de triste l'entretien !
Il est heureux, mon fils !

STELLINA

Je veux qu'il me le dise
D'abord ! — « Le cœur avant la main, » c'est ma devise —
Je saurai l'y forcer, et cela très gaîment,
Comme je fais toujours ! J'attendrai le moment.
— Me le permettez-vous, marraine ? Je vous jure
Que je serai très grave !

ANGELA en souriant.

Oh ! je n'en suis pas sûre !
Mais mon consentement n'a rien de hasardeux...
Qui vient là ?

ARÉTIN regardant au fond.

C'est Franco.

(Angela et Stellina rentrent dans la maison.)

ANGELA

Nous vous laissons tous deux.

SCÈNE IV

ARÉTIN, FRANCO, VENIERI, qui porte une valise.

FRANCO

Maître, hier j'ai pu voir à Pise ce libraire...

ARÉTIN

Et que t'a-t-il vendu? Rien de bon ?

FRANCO

Au contraire :
Trois ouvrages de vous... des anciens ! — Les voici.

ARÉTIN

Ils seront brûlés vite et de ma main ! Merci !

VENIERI, ouvrant la valise et en tirant un volume.

Ragionamenti.

ARÉTIN, prenant le livre et le plaçant sur une table.

Bon ! Au feu je les condamne !
C'est un des plus honteux. — Après?

VENIERI, prenant un autre livre.

La Courtisane.

ARÉTIN, prenant le livre.

Au feu !

VENIERI, prenant un livre de plus.

Seize sonnets de Pierre l'Arétin.

Figures...

ARÉTIN, posant le livre sur la table.

Donne vite ! Est-ce tout le butin
Que tu m'apportes ?

FRANCO

Oui, maître.

ARÉTIN

Cela m'étonne.

FRANCO

Pourquoi ?

ARÉTIN

Depuis longtemps, tous deux, je vous soup-
[çonne
De me tromper ; j'en suis désormais très certain :
Un livre intitulé : *Songes de l'Arétin,*
Dont il ne restait plus que ce seul exemplaire,
Tu l'as reçu !

FRANCO

Mais non !

ARÉTIN

Des mains de mon libraire !
Lui-même me l'écrit.

FRANCO

C'est que... je l'ai perdu.

ARÉTIN

Je n'en crois rien !

FRANCO

Pourtant...

ARÉTIN

Tais-toi ! Tu l'as vendu...

FRANCO

Non.

ARÉTIN

A quelque amateur de scandale, je gage.
Je vous chasse tous deux. Allez plier bagage !

Ton savoir me servait et j'ai dû te garder,
Tout en veillant sur toi ; mais...

FRANCO

Puis-je hasarder
Une humble question, maître Arétin ?

ARÉTIN

Silence !

FRANCO, se rebiffant.

Ah !

ARÉTIN

Ne va pas au vol ajouter l'insolence !

FRANCO

Maître Arétin, depuis qu'il est dans la vertu,
Ne devient pas plus doux !

ARÉTIN

Va-t-en, drôle ! entends-tu ?

FRANCO

Plus d'un homme, qui semble aujourd'hui vénérable,
Fut un drôle en son temps...

ARÉTIN, lui saisissant les poignets.

Ah ! brigand ! misérable !

Implore ton pardon à genoux, là, sinon
J'écrase tes deux mains dans les miennes !

FRANCO, à genoux, en frémissant de colère.

Pardon !

ARÉTIN

Préparez le départ. Je vous donne un quart d'heure,
Pas plus ! qu'autour de moi rien de vous ne demeure.
Je ne veux plus vous voir, jamais !

(Il prend les livres, entre dans la maison et dit en le regardant du seuil.)

Et puis, j'ai peur
Quand l'ombre d'un méchant passe près d'un bonheur !

SCÈNE V

FRANCO, VENIERI

VENIERI

Chassés, et bien chassés ! Partons-nous ?

FRANCO

Oui : Les hommes
Les plus fins sont parfois stupides !

VENIERI

Nous le sommes.

FRANCO

Oh ! je me vengerai.

VENIERI

Comment ?

FRANCO

Divinement !
Avec un impassible et long acharnement !
Car, le hasard aidant, tout arrive à son heure,
Et, si l'argent est bon, la vengeance est meilleure !

VENIERI

Mais jusque-là comment vivrons-nous ?

FRANCO

Allons, viens;
Le diable n'a jamais abandonné les siens !

VENIERI

Nous nous ferons chanteurs, gondoliers, je présume?

FRANCO, tirant un livre de sa poche.

Peut-être. En attendant, regarde ce volume.

VENIERI, regardant.

Songes de l'Arétin !

FRANCO

Cela vaut des prix fous !

VENIERI

Je n'en doute pas, mais... à qui le vendrons-nous ?

(Fanfares lointaines.)

FRANC

J'ai des clients tout prêts, à Florence, à Venise,
Ici, fins amateurs de haute gaillardise,
Courtisanes, vieillards...

VENIERI, écoutant la fanfare qui se rapproche.

Officiers !

FRANCO, frappé d'une idée subite.

Oh ! je crois
Que je viens de trouver l'acheteur de mon choix !

VENIERI

Alors, nous souperons ?

FRANCO

Avec magnificence,
Mais le meilleur festin, crois-moi, c'est la vengeance !

(Montrant un groupe de jeunes gens qui arrivent et qu'on ne voit pas encore.)

Son fils !

(Tous deux sortent.)

SCÈNE VI

ORFINIO, ZANI, GUISEPPE

ZANI

Tu rentres donc déjà ?

ORFINIO

Certainement.

GUISEPPE

Ah ! çà, pourquoi prends-tu ces airs d'enterrement ?

ZANI

Orfinio, viens donc avec nous. Camarade,
Je connais une auberge, ici, près de la rade,
Où l'on boit un certain vin de Montefiano
Qui nous ferait grand tort s'il se changeait en eau !
Viens avec nous.

ORFINIO, d'un ton grave.

Le vin me fait l'humeur plus noire,
Allez sans moi.

GUISEPPE

Mais, si tu refuses de boire,
Fais mieux. J'ai découvert une belle, là-bas,
Qui porte ce surnom : « *Maman, je ne veux pas !* »
Allons, dans l'intérêt de la chose publique,
Lui demander comment ce surnom-là s'explique.

ORFINIO

Allez sans moi.

GUISEPPE

Pour un sergent des condotti,
C'est mal ! Par les vertus on est vite abruti.
Viens donc.

ORFINIO

Je ne suis pas vertueux...

ZANI

Donc, j'insiste.

ORFINIO

Mais je trouve que la débauche rend plus triste !

ZANI

Le ciel pour un aveugle est toujours pluvieux !
Pour être gai, mon cher, attends-tu d'être vieux ?

Tu ne lis même pas, j'en ai fait la remarque,
Les livres amusants.

GUISEPPE

Il doit lire Pétrarque !

ZANI

C'est une maladie, et l'on veut t'en guérir.
J'ai des livres chez moi que je tiens à t'offrir,
Très mignons et très fous ! Avec toi je partage,
Viens.

ORFINIO

Non ; ces livres-là m'attristent davantage.

GUISEPPE

Ta marraine, voulant t'éviter tout remord,
J'en jurerais, l'exige ainsi, mais elle a tort !

ZANI

Sais-tu qu'elle est charmante et belle, ta marraine ?
Trop de vertu ! Mais c'est la grâce souveraine,
Quelque chose de tendre à la fois et de fier ;
Je la voyais passer sur la lagune hier ;
Quoiqu'un vin de Corso me fit tituber presque,
Si l'on m'avait offert de danser la mauresque
Avec elle, j'aurais essayé, sur ma foi !
De faire mieux encor !

ORFINIO, violemment.

Tais-toi, Zani, tais-toi !

ZANI, à Orfinio.

Tu te fâches ! Adieu. Mais une autre remarque
Que j'ai faite...

ORFINIO

Va-t-en !

ZANI, sortant avec Guiseppe.

Bonsoir ! Il lit Pétrarque !

SCÈNE VII

ORFINIO, seul, sur le devant.

Deux fous ! — Non pas si fous : rien ne pèse sur eux,
Pas un secret, pas même un rêve ! Ils sont heureux. —
Rêver... souffrir... se taire !.. Ah ! dans mon âme
Si du moins un ami pouvait voir ma blessure ! [obscure
Le ciel m'a prodigué tous les bonheurs ici,
Et je souffre de tout ! — Pourquoi donc suis-je ainsi ?

(Entrent par la gauche, en sortant de la maison, Arétin, Angela et Stellina.)

SCÈNE VIII

ORFINIO, ARÉTIN, ANGELA, STELLINA

ARÉTIN

Je viens te dire adieu, mon fils.

ORFINIO

Ah !

ANGELA

Votre père
Reviendra dans deux jours.

ARÉTIN

Plus tôt même, j'espère.
Mais bientôt il faudra que je reparte encor.

STELLINA

Pourquoi donc ?

ARETIN, en souriant.

On a dit que le silence est d'or !

STELLINA

Ceux qui disent cela n'ont rien de bon à dire !

ANGELA

Parlez donc, mon ami.

ARETIN

Non, vous pourriez sourire.

STELLINA

Quoi ! vous partez déjà

ARÉTIN

Non : j'ai quelques instants
A rester près de vous.

STELLINA

Eh bien...

ARETIN

Quoi donc ? J'attends.

STELLINA

D'abord asseyez-vous, car vous allez sans doute
Me gronder très longtemps.

ARÉTIN

C'est donc grave ? J'écoute.

STELLINA

Je suis très curieuse, et je voudrais savoir...

ARÉTIN

Quoi ?

STELLINA

Le long de la mer vous marchiez l'autre soir
Et vous disiez : Brutus ! Brutus ! avec un geste...
Terrible !

ARÉTIN

Et vous cherchez ?... Trop chercher est funeste !

STELLINA

Parlez. Nous vous verrons quelques instants de plus.

ARÉTIN

Oh ! ce n'est qu'un projet encor vague et confus,
Mais une ardeur en moi ne s'est pas refroidie,
C'est l'amour du théâtre et de la tragédie !
Je compte donc partir pour Rome, où l'on voit mieux
Les grandeurs d'un passé terrible et glorieux.

ORFINIO

Mon père a fait jadis une œuvre forte et belle,
Horace ! Je serais fier qu'une œuvre nouvelle
Vînt augmenter sa gloire aujourd'hui.

ANGELA

Pourquoi non ?

ARÉTIN

J'ai déjà mon héros. Stellina sait son nom :
Brutus l'ancien !

ANGELA

Brutus ?... Effroyable grand homme
Qui condamne ses fils...

ARÉTIN

Pour le salut de Rome !

ANGELA

Qui reste, en les voyant tous deux supplicier,
Aussi froid que le marbre, aussi dur que l'acier !
Ce sujet me fait peur.

ORFINIO

Pourquoi ? J'aime le drame
Qui dans ses profondeurs va remuer notre âme !
Tous les hommes sont faits pour souffrir, et combien
Souffrent sans qu'on le sache !

ARÉTIN

Orfinio dit bien.
Ce sujet-là m'obsède et me poursuit sans trêve.
Hallucination formidable du rêve !

Le père condamnant l'homme de trahison
Dans le fils ! Et tuant le fils ! A-t-il raison ?
Ou son âme plutôt doit-elle être attendrie ?

ANGELA

Sans doute : La Pitié !

STELLINA

Le Fils !

ORFINIO

Et la Patrie

ARÉTIN

Mais le père ! Pour lui l'éternel désespoir,
L'atroce lendemain de l'atroce devoir !
Dire, peindre cela, rendre cela visible...
Comment ? Je ne sais pas ! Cependant c'est possible,
Ce sera, je le veux ! Il faudrait devant moi,
Pour comprendre l'horreur du père, son effroi,
Tout son corps secoué d'un souffle d'épouvante,
Voir surgir tout à coup leur image vivante !

(à Orfinio.)

Voyons... mets-toi là... Bien !... Silencieux, debout !

(Croyant voir le fils de Brutus.)

Malheureux ! Qu'as-tu fait ? Est-ce vrai ! Dis-moi tout !
Dis-moi le jour et l'heure et quel est l'homme infâme
Qui jeta ce poison horrible dans ton âme !

STELLINA

Je ne sais pas !

ARÉTIN

Ni moi ! Mais c'est possible.
C'est un très grand projet... tragédie à faire frémir...
En vous la racontant je devrais vous punir !
Mais non : Orfinio me chercherait querelle,
Vous surtout, Stellina, la chose est naturelle ;
Je vous laisse avec lui : vous l'avez désiré ;
Je pars, mais dans deux jours, lorsque je reviendrai,
Je verrai votre joie à tous les deux, je pense,
Et me contenterai de cette récompense,
Car il semble, en sortant des jours aventureux,
Quand on voit un bonheur, qu'on fut toujours heureux !
— Ton bonheur... Mais on doit obéir à tout âge.
Stellina me défend d'en dire davantage,
J'obéis. Cependant, sans la fâcher, je croi
Pouvoir dire un bonheur que je rêve pour moi :
Je voudrais, quand viendront pour moi les heures [calmes,
Voir là, parmi les fleurs, à l'ombre de ces palmes
Mêlant leurs voix, leurs jeux, leurs rires triomphants,
Une mère joyeuse, avec de beaux enfants,
Une mère dont l'œil de sérénité brille,
Qui vienne, à petits pas, quand je dirai : « Ma fille ! »
Indulgente, écouter mes projets un peu longs

Et sur mes cheveux blancs pencher ses cheveux blonds !
— Adieu. Voilà mon rêve, Orfinio — Regarde :
Elle sourit déjà, mon fils ! — Que Dieu vous garde !

ANGELA

Soyez heureux, enfants !

ARÉTIN

Oui, mais chacun sa part :
Souriez, Stellina, pour votre ami qui part.

STELLINA

Oui, mon père !

SCÈNE IX

STELLINA, ORFINIO

STELLINA

C'est vrai qu'il est doux de sourire !
J'ai des choses, pourtant, très graves à vous dire,
Tout à l'heure ! — On veut donc que nous nous mariions,
Peut-être avant huit jours ? C'est très grave ! — Rions !

ORFINIO

Vous, vous avez le droit de rire, ô jeune fille !
L'oiseau chante, le flot gazouille, l'aube brille,
La fleur de neige ou d'or s'ouvre dans le gazon ;
Le flot, l'oiseau, la fleur et l'aurore ont raison,
Vous aussi, Stellina !

STELLINA

Rire, c'est de mon âge ;
Oui, la tristesse et moi faisons mauvais ménage,
Je ris à travers tout !... Mais parlons gravement :

(Elle rit.)

Seigneur Orfinio... m'aimez-vous ?

ORFINIO, avec embarras.

Quoi ! Comment ?

STELLINA

Si vous ne m'aimez pas, c'est ma faute peut-être,
Car j'ai plusieurs défauts.

ORFINIO, souriant un peu.

Je voudrais les connaître.

STELLINA

Je suis très obstinée, et je ressemble un peu
A cette mer qui bat ce roc de son flot bleu.

ORFINIO

Puis ?

STELLINA

Je suis très coquette et cela n'est point sage,
Mais je sais qu'une fleur va bien à mon corsage,
Et j'aime à mon doigt blanc voir briller un anneau
De ces verres pourprés qu'on fait à Murano.

ORFINIO

Après ?

STELLINA

C'est presque tout, mais c'est trop pour vous plaire.
Ainsi donc je n'aurai ni dépit ni colère,
Et mon sourire ami suivra toujours vos pas
Si vous me dites : « Non, je ne vous aime pas ! »

ORFINIO

Puisqu'il en est ainsi, j'essaierai de tout dire.
Vous avez la beauté, la grâce, le sourire;
Un ange, qui passait dans l'azur, s'inclina
Pour vous donner ce nom doux et pur : Stellina !
Et dans vous, dans ce cœur et dans ces yeux sans voile,
Tout ressemble à ce nom : oui, la petite étoile!
Astre pour rayonner et femme pour charmer,
Hélas ! c'est pour cela qu'il ne faut pas m'aimer !

STELLINA

Laissez-moi rire encore ! Expliquez-moi, j'exige...

ORFINIO

Il ne faut pas aimer Orfinio, vous dis-je !
Mon cœur n'est pas de ceux qu'on a le droit d'offrir;
Je suis né pour souffrir et pour faire souffrir !

STELLINA

Quoi ! Vous souffrez ? Et moi qui riais tout à l'heure !
Je n'ai jamais pleuré, voulez-vous que je pleure?
Non. Vous verriez, au lieu d'un regret triste et doux,
Dans ma première larme un reproche pour vous !
Mais du moins, dites-moi quelle est votre souffrance ?
Un triste souvenir ? Une fausse espérance ?
Une amitié perdue ? ou quelque trahison ?
Dites-moi tout ! Souvent — je sens que j'ai raison —
Avec un doux regard, une simple parole,
Celle qu'on n'aime pas est celle qui console !

ORFINIO

Ah ! si vous le pouviez...

(Avec plus de tristesse encore.)

Mais non !

STELLINA

Je me trompais !
Que Dieu vous garde alors et vous rende la paix !
Moi-même, quand j'avais douze ans — quelle folie ! —
Je regardais le monde avec mélancolie,
C'est un air que l'on prend ! J'ai changé; c'est pourquoi
Peut-être, Orfinio, ferez-vous comme moi.
— Mais parlons, je le veux, plus gravement encore.
Quel sera l'avenir pour nous deux ? Je l'ignore.
Si vous me revenez, vous trouverez plus tard
Et la même tendresse et le même regard;
Je serai jusque-là, si Dieu ne m'abandonne,
L'amie au cœur clément qui plaint et qui pardonne !

(Elle va pour sortir et rencontre Camilla qui, depuis un instant, est arrivée au fond comme une personne qui cherche.)

SCÈNE X

ORFINIO, STELLINA, CAMILLA

CAMILLA

Deux mots, la belle enfant !

STELLINA

Enfant, ni belle, non !

CAMILLA, souriant.

Sauvage, alors ?

STELLINA

Beaucoup !

CAMILLA, souriant davantage en regardant Orfinio.

Oh ! rien qu'un peu ! — Pardon !
Vous me trouvez, je crois, beaucoup trop familière ?

STELLINA

Oh ! rien qu'un peu, madame !

CAMILLA

Enfin ! c'est ma manière.

— C'est ici que demeure une dame : Angela
Sirena ?...

STELLINA

Oui.

CAMILLA

De grâce, alors, prévenez-la
Que l'on veut lui parler sans retard.

STELLINA

Oui, madame.
— Venez, Orfinio.

CAMILLA

C'est lui !

ORFINIO, sortant par la gauche avec Stellina et entrant dans la maison.

L'étrange femme !

CAMILLA, seule.

Voici donc le moment ! Ce jeune homme, c'est lui !

SCÈNE XI

CAMILLA, ANGELA

ANGELA, entrant par la gauche.

C'est vous qui demandez à me voir, madame ?

CAMILLA

Oui.
— Je suis la Camilla.

ANGELA

La Camilla !

CAMILLA

La mère
D'Orfinio.

ANGELA, l'emmenant à droite après avoir regardé vers la gauche par où Stellina et Orfinio sont sortis.

Parlez plus bas !

CAMILLA

Je ne viens faire
Aucun mal ! — Seulement, vous comprenez, je suis
Brusque dans mon langage et mes façons ! — Et puis,
Je conçois bien qu'un ange — et rien là ne me blesse —
Qui n'a pas peur du diable ait peur de la diablesse !

J'arrive de Florence et je viens... Mais d'abord
Sachez... Je n'ose pas ! C'est absurde, j'ai tort.
J'oserai ! — Sachez donc, vous n'en serez pas fière,
Que moi, la courtisane... enfin ! je vous vénère !
Ce que vous avez fait pour mon fils, je le sais,
Et je vous aimerais, si j'osais, vous pensez ! —
— Quant à moi, vous savez de ma première histoire,
Madame, presque tout ; elle est triste, elle est noire.
L'Arétin, mon amant, m'abandonna ; je fis
Ce que l'on avait fait : j'abandonnai mon fils. —
Lâche et stupide, va ! — Jusqu'au fond de la honte,
Je tombai ! Cependant, quelquefois on remonte ;
Je voulus remonter ; je ne le pouvais pas :
Mes efforts ne servaient qu'à me plonger plus bas !
Quand le diable nous tient, il faut qu'à son service
L'on reste. — J'étais pauvre, et pauvreté c'est vice ! —
Vous me méprisez ?

ANGELA

Non. Si j'ai bien entendu,
C'est au vice orgueilleux que le mépris est dû,
Mais on doit accueillir, je le dis à voix haute,
Le coupable, s'il a le remords de sa faute.

CAMILLA

J'ai mieux que des remords, vous allez voir ! — Comment
Ai-je pour bien agir attendu ce moment ?
Il faut vous l'expliquer, et cependant j'hésite.

ANGELA

Parlez !

CAMILLA

J'abandonnai mon fils, hélas ! plus vite
Que les bêtes des bois ne font pour leurs petits !
Je ne comprenais pas. — Au hasard je partis
Pour Rome, pour Milan, pour Venise, pour Gêne,
Dans la stupidité d'un forçat à la chaîne,
Ayant pour seul bonheur mon mépris de l'amour !
J'avais presque oublié mon fils, vraiment ! — Un jour,
Une femme, pareille à moi... « Viens, me dit-elle,
Voir mon fils. » — Il riait dans son lit de dentelle,
Il me tendit les bras, et je crus voir, je vis
Tout à coup me sourire un autre enfant, mon fils !
Depuis lors, ah ! grand Dieu ! durant mes longues veilles,
Que de fois j'entendis, dans l'ombre, à mes oreilles
Une voix, puis des cris, et je pensais tout bas :
C'est mon fils ! C'est l'enfant qui m'appelle là-bas !
Et je voulais courir vers lui... Mais impossible !
Sur moi pesait toujours la misère inflexible ;
Et quand il me restait, par hasard, un peu d'or,
Pouvais-je aller chercher mon fils ? Non, moins encor :
J'aurais eu pour moi-même un mépris plus farouche
Si le pain de la honte avait sali sa bouche !
Mais dans un vague espoir j'attendais ! — Un matin,
On m'apprend que mon père, un marchand levantin
Que tourmenta fort peu l'amour de la famille,
Est mort sans laisser d'autre héritier que sa fille.
— Me voilà riche... et libre ! Enfin j'ai rejeté
Le manteau de l'opprobre et de l'impureté,
Et, pour mon premier pas dans la nouvelle route,
Je viens chercher mon fils.

ANGELA

Orfinio !

CAMILLA

Sans doute.

ANGELA

L'emmener... avec vous ?

CAMILLA

Puisque je vous le dis !
C'est naturel, je crois : je viens chercher mon fils.

ANGELA

Après ce que je viens d'entendre, je vous jure
Que grande est ma pitié, mais grande est ma torture !
Car il faut vous répondre à l'instant, sans détour,
Et la froide raison doit parler à son tour.

CAMILLA

Je ne vous comprends pas.

ANGELA

Vous allez me comprendre.
Votre fils... Je n'ai pas le droit de vous le rendre.

CAMILLA

Comment ?

ANGELA

Je ne peux pas. C'est vous en dire assez.
Mon devoir le défend.

CAMILLA

En quoi ?

ANGELA

Réfléchissez.

CAMILLA

Il n'en est pas besoin ! C'est fort simple, madame :
Je suis la mère ; j'ai mon droit, je le réclame.

ANGELA

Eh ! quand la mère... Mais je veux rester calme, oui !
En deux mots, votre fils... que ferez-vous de lui ?

CAMILLA

Je l'aimerai.

ANGELA

Bien tard !

CAMILLA

Ah ! c'est cruel ! Et même...
Enfin, je l'aimerai, vous dis-je !

ANGELA

Moi, je l'aime !
C'est le fils de mon cœur, et, surtout aujourd'hui,
J'en dois compte à Dieu seul, car je le tiens de lui !
Cet enfant qu'il fallait guider, juger, connaître,
Comment ne pas trembler de ce qu'il pouvait être ?
Je me suis dit souvent avec un vague effroi :
« Ai-je assez de vertu pour un autre que moi ? »
Pourtant j'ai réussi ! J'ai lutté sans relâche,
J'ai souffert quelquefois, mais j'ai rempli ma tâche,
Mon œuvre est faite au prix d'un effort incessant,
Et c'est vous qui venez la détruire à présent !
Vous réclamez vos droits de mère comme une autre !
Et le devoir ?

CAMILLA

Faisons toutes les deux le notre.
A mon fils retrouvé je peux ouvrir les bras.
Être mère à mon tour... et vous ne voulez pas !

ANGELA

Non. Je ne le veux pas ! De lui tout vous sépare :
Le passé ! l'avenir que pour lui je prépare !
— Le passé de sa mère ! Hélas ! En l'apprenant,
Il se dirait sans doute : « A quoi bon, maintenant ? »
Et puis... Pardonnez-moi de vous blesser peut-être :
Songez-y, malgré vous le passé peut renaître,
Le tentateur vaincu, de nouveau triomphant,
Peut venir...

CAMILLA

Le regard d'un fils, cela défend !

ANGELA

Oui, sans doute ! Mais lui ?... c'est une vie amère,
Quand le fils doit veiller à l'honneur de la mère !

CAMILLA

Vous trouvez des raisons toujours à votre gré.
Enfin ! Je veux mon fils ! Je le veux ! Je l'aurai !

ANGELA

Réfléchissez encore ! Il croit sa mère morte ;
Comment lui direz-vous la vérité ?

CAMILLA

N'importe.
Qu'on me rende mon fils ! Je le veux ! je le veux !

ANGELA

On va donc voir quelle est sa mère de nous deux !
Allons, la Camilla ! Dites-lui tout vous-même !

CAMILLA

Oui ! Faites le venir.

(Angela va sortir. Camilla après une hésitation l'arrête du geste.)

Mais... sa surprise extrême

Pourrait... Dites lui donc seulement que je suis...
Que j'ai connu sa mère autrefois.

ANGELA

Bien, et puis ?

CAMILLA

Rien de plus. Allez donc !

(Angela sort. Camilla la suivant des yeux.)

C'est égal... brave femme !

ANGELA, rentrant avec Orfinio.

Venez, Orfinio, là, venez...

(Hésitant.)

Cette dame...
Fut l'amie autrefois de votre mère. Il faut
La voir et l'écouter. Je vous laisse.

(Prenant Camilla à part.)

Un seul mot.
Je vous laisse avec lui. Moi, je vais... à l'église !

CAMILLA, seule.

Brave femme, c'est vrai. Mais elle me méprise !

SCÈNE XII

CAMILLA, ORFINIO

CAMILLA, brusquement.

Orfinio, d'abord, donnez-moi votre main :
Ne vous étonnez pas, je vais vite en chemin !
Mais vous êtes le fils de mon amie, et dame !
C'est peut-être un peu le mien. Voulez-vous ?

ORFINIO

Oui, madame.

(Il la conduit à la table de droite et la fait asseoir devant lui.)

Parlez-moi de ma mère.

CAMILLA

Oui, je viens pour cela.
Cependant, votre père a dû, comme Angela...

ORFINIO

Ils n'en parlent jamais, et malgré mon envie...

CAMILLA, vivement.

On ne peut pas parler des morts toute la vie !

ORFINIO

Il est bon d'en parler quelquefois, cependant,
Ce silence obstiné m'étonne. — En attendant,

Vous qui veniez ici prête à me parler d'elle,
Vous n'imiterez pas leur réserve cruelle.
Vous l'avez bien connue ?

CAMILLA

Oui, certes, et je l'aimais.

ORFINIO

Beaucoup ?

CAMILLA

Comme moi-même.

ORFINIO

Elle était belle ?

CAMILLA

Mais...
Quand on la disait belle on n'étonnait personne !

ORFINIO

Et sans doute elle était bonne aussi ?

CAMILLA

Mais... très bonne.

ORFINIO

Son mariage, alors, vous en fûtes témoin ?

CAMILLA

Non, en ce moment-là je voyageais... très loin !
C'est à Naples que l'on m'apprit votre naissance. —
Pourquoi ces questions?

ORFINIO

C'est qu'un jour, à Vicence,
Des sergents capulets racontaient bruyamment
La honte d'une mère... Et comme en ce moment
J'entrais, chacun se tut ! Ma mère !... Dois-je croire
Qu'ils parlaient d'elle ?

CAMILLA

Oh ! non, je connais son histoire.
Il ne faut plus songer à tout cela.

ORFINIO

C'est bien :
Ma fierté n'a donc pas à rougir d'elle ?

CAMILLA

En rien !...
Votre orgueil eût souffert, apprenant le contraire ?

ORFINIO

Cruellement.

CAMILLA, à part.

Hélas ! Il faut encor me taire !

(Haut.)

— Mais sur d'autres sujets, je me l'étais promis,
Causons comme une mère avec son jeune fils.

ORFINIO

Oui ! oui !

CAMILLA

J'ai ma manie et m'en blâme moi-même :
Faire des questions sans fin à ceux que j'aime.
Me répondrez-vous ?

ORFINIO, avec un peu d'hésitation.

Mais...

CAMILLA

Vous avez cependant
L'air d'un jeune héros qui cherche un confident !

ORFINIO

Peut-être, j'en conviens.

CAMILLA

En ce cas, je commence
Par une question... un peu brusque, je pense :
Êtes-vous très heureux ici ?

ORFINIO

Certainement.

CAMILLA

Vous n'en sortez jamais ?

ORFINIO

Non, jusqu'à ce moment.

CAMILLA

Vous ne désirez rien, alors ?

ORFINIO

Oh ! si, madame !
Mais avant d'avouer ces choses...

CAMILLA

Qui vous blâme ?
Chacun rêve et se forge un bonheur à son gré.

ORFINIO

Le bonheur ! Eh ! bien, oui, oui, je vous l'avouerai,
Il me prend quelquefois la mauvaise folie
De fuir, de m'échapper par la grande Italie
Et de chercher au loin ce qu'on rêve tout bas :
Les plaisirs, les amours, que je ne connais pas.

Le luxe, les palais pleins d'ardentes orgies,
Les salles du festin parfois de sang rougies
Et, parmi les parfums, les fleurs, les myrtes verts,
La courtisane aux yeux éclatants et pervers !

CAMILLA, à part.

Hélas !

ORFINIO

Puis, je voudrais égaler dans leur gloire
Ces fiers aventuriers dont on m'a dit l'histoire ;
Orsini, Colonna, Jean Oliveretto
Qui se fit prince un jour par le droit du couteau
Et tua son tuteur pour lui voler sa ville
Tous ceux qui, rayonnants sur la plèbe servile,
Formidables, joyeux, sans pitié, sans remord,
En oubliant le ciel, en méprisant la mort,
Sous le manteau royal ou la pourpre romaine,
Ont laissé dans leur sein hennir la bête humaine !
— Et peut-être en effet le vrai bonheur est là !

(Il se lève et s'éloigne un peu.)

CAMILLA, à part.

Le sang de l'Arétin ! le sang de Camilla !

(Haut, en s'efforçant de rire.)

Enfant ! Vous vous trompez ; les héros d'aventures
Sont des fruits réservés aux potences futures !
Quant à la courtisane, à ce que l'on prétend,
C'est un fruit pire encor ! Laissons cela pourtant.
Je crois que vous avez dans l'esprit autre chose
Qui m'inquiète un peu.

ORFINIO

Vous croyez?

CAMILLA

Je suppose!
Quelque amour malheureux?

ORFINIO

Qui vous le dit?

CAMILLA

Pardieu!
Cette ride précoce au coin de cet œil bleu.
Voyons, le grand tourment, c'est l'amour, à votre âge.

ORFINIO

L'amour! l'amour!

CAMILLA

Allons... Dites-moi tout! Courage!
Est-ce une jeune fille? Oui, cette belle enfant
Que là je viens de voir? On voit moins bien... souvent!
Vous la refuse-t-on?

ORFINIO

Ah! Madame, au contraire:
On veut nous marier!

CAMILLA

On ne saurait mieux faire.

Elle est charmante avec ses roses dans les bras !
Une aurore ! Un printemps !

ORFINIO

Mais je ne l'aime pas :
Mon cœur n'est pas ému, qu'elle sorte ou qu'elle entre ;
Et d'ailleurs...

CAMILLA

Qu'est-ce encore ?

ORFINIO

Elle est trop jeune.

CAMILLA, à part.

Ah ! diantre !

(Haut, en riant de parti pris.)

Elle a seize ans déjà ! Que vous faut-il de plus ?

ORFINIO

Ce qu'il me faut ! — Longtemps mes rêves superflus,
Les ardeurs, les frissons qui passaient dans mon âme,
L'ont cherché... je le sais maintenant : une femme,
Une femme à l'attrait grave et mystérieux,
Le pouvoir souverain dans le calme des yeux,
Un front toujours pensif dont l'éclat nous étonne,
Le sourire royal des beaux soleils d'automne,
Une femme cachant, comme un dernier trésor,
Qui sait ? l'espoir d'aimer et d'être aimée encor,

Cette femme, je l'ai trouvée enfin ! Je l'aime,
Mais ce fut, c'est encor ma torture suprême
De le cacher à tous les yeux, surtout aux siens !
Ah ! maudit soit le jour... C'était, je me souviens,
Là : les vagues montaient vers elle, sous son voile
Brillaient ses yeux profonds comme une double étoile,
Le vent du soir jouait dans sa robe aux plis droits,
Je la suivis, tremblant, pâle, éperdu, sans voix...

CAMILLA

De qui donc parlez-vous ?

ORFINIO

D'Angela

CAMILLA, très vivement.

Mais... sans doute,
Vous n'avez pas rêvé de l'épouser ? Écoute :
Le bandeau de la veuve est à son front !

ORFINIO

Eh bien...

CAMILLA

Qu'espérez-vous alors ?

ORFINIO

Eh ! le sais-je ? Rien.

CAMILLA

Rien ?

ORFINIO

Eh bien, non, non, je mens ! Quand nous sommes ensemble
Elle et moi, le respect me domine, et je tremble,
Mais quelquefois aussi, de mes terreurs confus,
Je voudrais la saisir dans mes bras éperdus,
Être l'amant vainqueur, et domptant sa colère...

CAMILLA, se levant d'un bond.

Tais-toi donc ! tais-toi donc ! Elle est plus que ta mère !
Cette femme, adoptant tes malheurs, songes-y,
Ne t'a pas enfanté, mais elle t'a choisi !
Elle est belle, elle est jeune encor, mais c'est la seule
Que tu ne peux aimer : pour toi, c'est une aïeule !
Je ne suis pas sévère et prude — j'ai vu tant
De choses ! — Mais ceci, crois-moi, c'est révoltant !
Elle te chasserait, je le sais et j'y compte,
Tu lui ferais horreur et tu lui ferais honte !
— Mais ta folie à toi n'irait pas à ce point :
Lui faire un tel aveu ? Tu ne l'oserais point !

ORFINIO, retombant assis, avec des larmes.

Non, non.

CAMILLA

Tu vois donc bien ! Ton cœur est plus honnête;
Comme un faiseur de vers tu t'es monté la tête !
Rien de plus.

ORFINIO

C'est possible, et je crois que vraiment
Le rêve et le silence aigrissaient mon tourment.

Deux hommes sont en moi dont l'un fait peur à l'autre !
Mais mon cœur, je le sens, aime à céder au vôtre :
Chassez l'homme mauvais par moi-même maudit,
Sauvez-moi !

CAMILLA

Oui ! — Laissons la morale trop rude
Et les graves discours où j'ai peu l'habitude —
Jeune homme, il faut aimer la jeunesse ! A vingt ans
On admire l'automne, on aime le printemps,
Le printemps qui conseille à toute créature
L'amour vrai, grand, pareil à la grande nature !
— Va, pour tout homme il n'est qu'un bonheur, sois-en sûr,
C'est d'aimer une vierge au front calme, à l'œil pur,
Qui bientôt, femme heureuse, à votre âme charmée
Semble plus chaste encore en étant plus aimée ! —
Crois-moi bien ! Ce n'est pas seulement le bonheur,
Mon enfant, c'est pour toi le devoir et l'honneur,
Ce sont là de grands mots, je sais, qui font sourire,
Mais il est bon de les entendre... et de les dire !

ORFINIO, qui a écouté avec une attention émue.

Oui, je comprends. Je vois le devoir tel qu'il est,
Un calme en moi descend, qui m'étonne et me plaît !
J'étais fou ! Mais voilà ma raison rajeunie,
Libre, fière, et c'est grâce à vous ; soyez bénie !
— C'est assez aujourd'hui. Mais revenez demain,
Et vous serez, je crois, contente — Votre main !

CAMILLA

Tu vois bien ! Aucun mal n'est irrémédiable.
Allons ! Embrassons-nous de bon cœur, méchant diable !

— Reste-là. Je pars, mais je dois auparavant
Saluer ta marraine. — A demain, mon enfant !

(Elle sort en allant à droite, vers l'Église.)

ORFINIO, seul.

Me voilà donc sauvé, je le sens ! Ma démence
S'enfuit comme un nuage à l'horizon immense
Et ne reviendra plus ! Plus de sombre tourment,
Et je ne comprends pas qu'il en fût autrement !

(Il va vers la tonnelle en voyant ceux qui arrivent.)

SCÈNE XXIII

ORFINIO (caché), FRANCO, ZANI, GUISEPPE

ZANI

Cent ducats pour un seul livre, c'est ridicule !

GUISEPPE

Oui, c'est fou !

FRANCO

Messeigneurs, je me ferais scrupule
De vous tromper...

GUISEPPE, riant.

Ah ! Ah !

ZANI, de même.

Scrupule de marchand !

FRANCO

Mais voyez donc d'abord le livre...

ZANI

Sur-le-champ !

FRANCO, montrant le volume.

Fermoirs d'or... filets d'or... aux Armes de Florence...
Les riches amateurs se feraient concurrence !

(A part, regardant du côté de la tonnelle.)

Orfinio... c'est bien : il est là.

(Haut.)

Maintenant
Voyez un peu le texte. Un chef d'œuvre... étonnant !
— Plus un seul exemplaire au monde : mieux que rare !
En fait de pureté, ce n'est pas du Carrare !
Les gravures d'abord...

ZANI, regardant.

Oh ! plus que libertin !

GUISEPPE

Et le nom de l'auteur ?

FRANCO

Songes de l'Arétin !

ORFINIO, à part, se levant.

De mon père ?

FRANCO, à Zani et à Guiseppe.

Lisez un peu.

ZANI

Courte satire
Où le diable avec Dieu se regardent sans rire !

GUISEPPE

J'en ris d'avance, moi !

FRANCO

Continuez, pour voir.

ZANI

Mépriser le devoir, voilà le vrai devoir.

GUISEPPE, sautant de joie.

Ah ! Ah !

ZANI

Ce qu'il convient qu'aux filles on apprenne

FRANCO, lisant de son côté.

Comment un écolier séduisit sa marraine
Très utile !

ZANI

Combien nous le vends-tu ?

GUISEPPE

Combien ?

FRANCO

Oh ! pour vous, cent ducats.

ORFINIO, sortant de la tonnelle.

Et pour moi ?

FRANCO

Pour vous, rien.

ORFINIO

Rien ! Pourquoi donc, Franco ?

FRANCO, feignant la noblesse.

Parce que votre père
M'a chassé ! Mais j'excuse un moment de colère

Et je suis sans rancune au fond ! Voilà pourquoi
Je tiens à lui laisser ce souvenir de moi,
Offrez-lui donc ce livre, et son indigne apôtre
Fera des vœux pour son bonheur et pour le vôtre !

ZANI, criant.

Et nous autres ? Comment ! On nous offre un bijou
Que nous nous préparions à payer un prix fou,
Puis on nous le reprend sans façon !

GUISEPPE, criant plus fort.

Je proteste !

FRANCO

Je vous en trouverai de pareils.

ZANI

Malepeste,
Non ! Tu ne tiens jamais parole aux braves gens.

GUISEPPE

Injustice partout, même chez les marchands !

ORFINIO

Allons, messieurs, assez !

ZANI

Pourtant...

ORFINIO

Pas de réplique !

ZANI

Tu seras donc toujours d'une humeur diabolique ?
Ce n'est ni d'un ami ni d'un bon compagnon.

GUISEPPE

Tu nous le prêteras au moins, ce livre ?

ORFINIO

Non !

GUISEPPE

Mais je ne comprends pas que cela te déplaise.

ZANI, à Guiseppe.

Viens ! Il veut rester seul pour le lire à son aise !

(Ils s'éloignent avec Franco).

ORFINIO, seul.

Mon père ?... On m'avait bien dit, un jour, vaguement,
Qu'il écrivit jadis... Mais je pensais : on ment !
Non, je ne lirai pas ! Non, je ne veux pas lire !

(Regardant le livre.)

C'est étrange ! On dirait qu'il me parle et m'attire !

(Ouvrant le livre.)

Imprimé dans Venise, en l'an quinze cent dix...
Oui, la date est bien là : l'année où je naquis !...

Ainsi, l'œuvre perverse, odieuse, insensée...
Nous sommes nés tous deux de la même pensée !
Tous les ferments mauvais qui s'agitaient en moi
S'expliquent maintenant, eh ! oui : voilà pourquoi !
— Mais non, je ne dois pas croire... L'on exagère,
L'œuvre peut n'être au fond que frivole et légère...

(Il se met à lire.)

Comment un écolier... sa marraine... Angela !
— Il est donc vrai, mon père a fait ce livre-là !

(Il se remet à lire avidement pendant que la toile tombe.

FIN DU DEUXIÈME ACTE

ACTE TROISIÈME

Même décor. — Vers la fin du jour.

SCÈNE PREMIÈRE

FRANCO, VENIERI, Groupe de Chanteurs, puis ORFINIO

VENIERI

Je ne comprends pas bien.

FRANCO

Tu comprends rarement.

VENIERI

Pourquoi veux-tu que nous chantions en ce moment ?
Horace en sommeillant cuvait le vieux Falerne,
Après un bon repas, l'École de Salerne
Conseille de marcher et non pas de chanter !

FRANCO

Moi, c'est l'heure surtout où j'aime à méditer
Mes projets de vengeance, espoir qui me fait vivre !
Hier, adroitement, j'ai donné certain livre
Au jeune Orfinio... C'est un de mes moyens,
Machiavel aurait trouvé mieux, j'en conviens.
Mais, pourvu qu'à la fin mon projet s'accomplisse,
C'est mon plaisir d'avoir le hasard pour complice ;
Je dis ce qu'il faut dire et je fais ce qu'il faut,
Et puis je disparais, pour un temps ! En un mot,
Aujourd'hui je combine une nouvelle ruse,
Très simple !... Quel qu'en soit l'effet, elle m'amuse :
— On ne sait pas le mal effroyable et profond
Que les musiciens dans les cœurs tendres font !

VENIERI

Mais quel est donc ton but ?

FRANCO

Un but.... métaphysique !
Au coucher du soleil une vague musique,
Un nocturne dans l'ombre, un amoureux duo,
Cela trouble ! — Chantons. C'est pour Orfinio !

(Ils se dirigent tous deux avec les musiciens vers la grève à droite.)

VOIX DE FRANCO

Venez, venez ! Vénus se lève
Là-bas, sur le golfe argenté ;
Voici l'heure où tout homme rêve
La volupté !

Venez, amoureux, amoureuses !
Répands, brise des soirs d'été,
Dans les âmes plus langoureuses
La volupté !

(Orfinio, attiré par le chant, sort de la maison de l'Arétin.)

Les bois, l'azur profond et libre,
La plage où meurt le flot dompté,
Tout s'émeut, tout frémit, tout vibre
De volupté !

Amant qui marches le front sombre,
D'espoir et de crainte agité,
Viens cueillir cette fleur de l'ombre :
La volupté !

ORFINIO, seul.

La volupté ?... Passant, chante ! Quelqu'un écoute !

(regardant à droite.)

Angela... seule ?... Non ! Tant mieux ! tant mieux sans [doute !]

SCÈNE II

ANGELA, ARÉTIN, tous deux arrivent par la droite.

ARÉTIN

C'est étrange, vraiment! Que m'apprenez-vous là!
Hier vous avez vu chez vous...

ANGELA

Oui, Camilla.

ARETIN

C'est donc toujours sur vous, femme aux chastes pensées,
Que retombe le poids de mes fautes passées!
Camilla!

ANGELA

Ne craignez rien d'elle, mon ami:
Ces cœurs-là ne sont bons ni méchants à demi.

ARÉTIN

C'est selon! — Mais mon fils?

ANGELA

Elle l'a vu, sans dire
Qu'elle est sa mère. — Hélas! la crainte que m'inspire
Orfinio me vient de lui, de lui seul!

ARÉTIN

Quoi !
Mon fils...

ANGELA

Trop l'accuser serait cruel pour moi,
Et je voudrais plutôt lui trouver une excuse.

ARÉTIN

Qu'a-t-il donc fait de mal ? Parlez vite.

ANGELA

Il refuse
D'épouser Stellina.

ARÉTIN

C'est certain ?

ANGELA

Trop certain !
Ici même il me l'a déclaré ce matin ;
Ce n'est pas seulement son refus qui me blesse :
Cet enfant que j'aimais, peut-être avec faiblesse,
Ne se ressemble plus à lui-même aujourd'hui ;
Il a dit : Non ! d'abord avec un vague ennui,
Puis avec je ne sais quelle ironie étrange,
Et j'ai senti les pleurs me gagner. Comme il change !
Depuis hier, surtout !

ARÉTIN

Calmez-vous, Angela ;
Rien n'est désespéré sans doute. Je suis là !
Ma ferme volonté va se faire connaître ;
Vous n'avez pas été sévère. Je vais l'être.

ANGELA

Non ! Ne lui montrez pas trop de sévérité !
Contre moi-même, hier, il s'est presque irrité,
Maintenant pour un rien son orgueil s'effarouche ;
Il se peut qu'aujourd'hui l'indulgence le touche ;
A son âge le cœur, prompt à se démentir,
Le matin cède au mal, le soir au repentir,
Surtout si, pour chasser le démon qui le pousse,
La voix grave du père est aussi la voix douce !

ARÉTIN

Je vous obéirai ; je défendrai mon fils
Contre lui-même ; il faut que ce soit, à tout prix,
Pour moi comme pour lui — car cette heure est mauvaise,
Je le sens : une crainte obscure sur moi pèse,
Et je veux la chasser en faisant, je le dois,
Plus de bien que je n'ai fait de mal autrefois !

ANGELA

D'où peut donc vous venir une telle tristesse ?
A vous qui me disiez ici-même, sans cesse :
« Le repentir, c'est doux, et c'est gai ! »

ARÉTIN

L'autre jour!
Mais depuis la gaîté s'est enfuie à son tour.

ANGELA

Pourquoi donc?

ARÉTIN

Ah! mon Dieu! c'est difficile à dire,
Je crains même qu'au fond cela ne prête à rire.

ANGELA

Oh! je ne ris jamais des tristesses d'autrui!

ARÉTIN

Eh bien... un livre dont je rougis aujourd'hui,
Un de ceux que je fais de partout disparaître,
Voilà deux jours me fut volé. — Le nom du traître,
Du voleur, c'est Franco. — Depuis lors, je revois
Dans ma pensée, hélas! mes livres d'autrefois;
Tout le mal qu'ils ont fait, je le vois bien en face,
C'est la tache de fiel que jamais rien n'efface!
Oui, peut-être, dans l'ombre, en ce moment, là-bas,
Un jeune homme, un enfant que je ne connais pas,
Pour ce sombre plaisir trouvant les heures brèves,
Sur mes œuvres penché, plonge au gouffre des rêves;
Bientôt peut-être, au vice, à la honte endurci,
Qui l'aura perdu? Moi: je suis son père aussi!

ANGELA

Ami, j'aime à vous voir pour vous-même sévère,
Et qui s'accuse ainsi méritait de mieux faire.
Comment n'en fut-il pas ainsi toujours? Comment
Avez-vous écrit, vous...

ARÉTIN

Eh! le sais-je vraiment?
On commence au hasard, on se trompe soi-même,
Le vice qu'on veut peindre, on ne sait pas qu'on l'aime;
J'ai fait ce que faisaient Dolce, Lasca, Bembo;
Je ressemble à mon siècle, et je le trouvais beau;
J'avais mes courtisans et mes hiérophantes
Qui célébraient en chœur mes œuvres triomphantes;
Je ne comprenais pas, trop tard je l'ai compris,
Que l'on n'achète point la gloire à si bas prix,
Et que, flattant les miens pour absoudre leurs vices,
Tous ces admirateurs ne sont que des complices!
— Le vice a sa puissance, hélas! et son attraît;
Tout ce qui n'est pas lui de nos yeux disparaît;
L'aile des noirs démons passe et fouette la tempe
De l'écrivain penché tout fiévreux sous sa lampe;
Les monstres de la nuit, devant lui se dressant,
Lui versent le poison qui met en feu le sang,
Il s'enivre, il délire, il écrit, et le monde
Se repaîtra demain de cette chose immonde!

ANGELA

Ah! je vous plains! — Mais non; tant mieux si vous souf-
Vos fautes ne sont plus puisque vous les pleurez! [frez

Mauvais fut le combat et funestes les armes,
Mais Dieu ne comptera que vos dernières larmes !
Reprenez donc courage et ne songez à rien,
A rien qu'à votre fils.

ARÉTIN

Vous me faites du bien ;
A vos nobles conseils, comme toujours, je cède.
Que Dieu vous récompense, Angela !

ANGELA

Dieu vous aide !
— Orfinio ! je vais...

ARÉTIN, voyant venir Orfinio.

Non : il faut qu'avec lui
Je sois seul.

ANGELA

Et surtout, soyez indulgent !

ARÉTIN

Oui.

(Orfinio entre par la gauche et suit longtemps des yeux Angela qui rentre dans sa maison.)

SCÈNE III

ARÉTIN, ORFINIO

ARÉTIN

Orfinio !

ORFINIO, avec calme et un peu de froideur.

Mon père !

ARÉTIN, gaiment.

Et d'abord, qu'on s'embrasse !

(Après l'avoir embrassé.)

Me voici de retour pour longtemps.

ORFINIO, avec un rire léger.

Dieu le fasse !

ARÉTIN

Oui, mon fils, pour longtemps, car je suis presque vieux
Et déjà du silence et de l'ombre envieux.

ORFINIO, avec une intention voilée.

Je le comprends fort bien !

ARETIN, lui montrant la table et l'y conduisant.

Viens ça, mon fils, approche.
Je te vois rarement et m'en fais un reproche,
La vie a des devoirs...

ORFINIO, continuant la phrase comme une leçon connue.

Qui séparent souvent
Ceux qui s'aiment le mieux !

ARÉTIN, avec affection.

Tu l'as dit, mon enfant ;
Mais je veux de mes jours faire un meilleur partage,
Forçant ainsi mon fils à m'aimer davantage.

ORFINIO, avec un vague sourire.

Tant mieux, si c'est possible !

ARETIN

Oh ! oh ! comme on est gai !
Tu n'as plus ton œil triste et ton front fatigué.

ORFINIO

Oui-dà !

ARÉTIN

L'instant est donc bien choisi, je suppose,
Pour parler en amis d'une très grave chose.

ORFINIO, prenant un air naïf.

De la guerre, sans doute ; on prétend, en effet,
Que nous l'aurons avec les Turcs, et c'est bien fait.
Le Sénat de Venise a raison de défendre
Chypre contre les Turcs ; ils pourront nous la prendre,
Mais ce sera vraiment sous un prétexte vain,
Puisque ces dignes Turcs ne boivent pas de vin !

ARÉTIN

En attendant le jour de les mettre en déroute,
Parlons... Tu sais bien ?

ORFINIO

Non ! Je ferais fausse route.

ARÉTIN

De Stellina. Tu sais que ta marraine et moi
Nous tenons, et beaucoup, à ce projet. Pourquoi
Dis-tu non ?

ORFINIO

Per bacco ! La question est brusque ;
Pour y répondre donc, mieux vaut attendre jusque...

ARÉTIN

Jusqu'à demain ?

ORFINIO, légèrement.

Plus tard encor. J'ai réfléchi,
Et je sais ce qu'on trouve après ce pas franchi.

ARÉTIN, s'animant un peu.

Ce n'est là qu'un prétexte, une raison frivole.
Ta marraine a donné comme moi sa parole ;
Et, pour le dire net, tu nous offenserais...

ORFINIO

Au contraire ! Je vous épargne des regrets ;
Le mariage exige un grand fond de sagesse,
De vertu, dont le ciel ne m'a pas fait largesse.

ARÉTIN

Tu te trompes.

ORFINIO

Oh ! non. Vous me connaissez mal ;
Mon front n'a rien gardé du chrême baptismal ;
Je vois que je rendrais Stellina malheureuse ;
Par ma faute, un abîme entre elle et moi se creuse ;
Je sens d'autres instincts se réveiller en moi,
Aux forces de mon cœur il faut un autre emploi :
Marié ? Mieux vaudrait, rival de saint Antoine,
Tailler du buis en croix dans un jardin de moine !
Je serais vertueux ? Mais j'en deviendrais fou !
C'est un sang violent qui me gonfle le cou ;

Loin de moi désormais, tendresses ingénues !
J'ai soif des voluptés que je n'ai pas connues !
Croyez-moi donc, chacun se trompe, mais j'en ris,
Quand on m'offre une place au festin des maris,
La boisson est vraiment trop fade pour mes lèvres ;
Il me faut l'âpre vin, le vin de feu, les fièvres,
Tous les enivrements et, quand l'amour est mort,
Cette sombre et dernière ivresse : le remord !

ARÉTIN

Orfinio ! Mais non, non ! Tu te fais injure,
Et tu ne penses pas un mot...

ORFINIO

Si ! je vous jure !
Je pense tout !

ARÉTIN

Alors, quel démon t'a saisi ?
Qui m'a perdu mon fils ?

ORFINIO, tirant un livre de sa poche.

Un livre que voici.
Hier même, troublé, flottant comme ces vagues,
Ce qu'on nomme le bien et le mal, deux mots vagues,
Se disputaient encor mon esprit combattu...
Ce livre m'a sauvé des mains de la vertu !

L'Arétin veut prendre le livre. Orfinio s'éloigne.

Je serais sans ce livre un être ridicule,
Un myrmidon taillé dans la peau d'un Hercule ;
On lirait mon éloge, écrit de votre main,
Dans le Missel et dans le Rituel romain ;
Mon image pieuse, au feu chaste des cierges,
Chasserait les démons de l'alcôve des vierges !
Mais ce livre m'a fait comprendre tout à coup
Que les mœurs de l'agneau vont mal au jeune loup,
Et qu'une belle femme, à vingt ans comme à trente,
Aux audaces n'est pas longtemps récalcitrante ;
Quand doux est le péché, facile est le pardon ;
C'est ce que m'a prouvé ce livre.

ARÉTIN

Donne donc !

ORFINIO, lui montrant le volume.

Songes de l'Arétin.

ARÉTIN, se levant, avec terreur.

Le livre ! Dieu se venge !
Écrase sous tes pieds ce livre dans la fange,
Du mal que tu me fais tu n'as donc pas l'effroi ?
N'ajoute rien, plus rien, te dis-je ! Laisse-moi !

(Comme se parlant à lui seul, après s'être éloigné.)

O châtiment ! J'avais ces choses-là dans l'âme !
Le père corrupteur du fils... O honte infâme !
Oui, je suis par mon fils justement châtié,
Et je courbe le front devant toi... Mais pitié !

Tu peux avoir pitié de mon angoisse sombre,
Car de mes fautes, va, je connais trop le nombre ;
Mais pour les réparer j'ai fait ce que j'ai pu,
Le nœud qui m'attachait au mal je l'ai rompu,
Et même j'étais fier — hélas ! avant cette heure —
De sentir naître en moi comme une âme meilleure.
Et de pouvoir aussi, par mes soins, chaque jour,
Ce que fut Angela pour toi, l'être à mon tour ;
En t'enseignant l'honneur, au mien je pouvais croire ;
Je n'avais qu'un désir, qu'un rêve, qu'une gloire :
Voir le reflet d'une âme honnête dans tes yeux,
Et c'est cela souvent qui me rendait joyeux !

ORFINIO

Bah ! De ces vieux remords il faut qu'on vous délivre :
On n'est pas un bandit pour avoir fait ce livre !
Il n'est pas immoral puisqu'il est vrai, profond,
Et de plus amusant.

ARÉTIN

Toi, tu me hais au fond !
— Un autre m'eût cherché des excuses peut-être.
Le bon chemin, comment l'aurais-je pu connaître ?
— Je ne m'excuse point, je te l'ai dit d'ailleurs ;
Mais ne m'outrage plus avec tes airs railleurs,
Car l'homme qui te parle et d'une voix sévère,
N'est pas l'homme qu'il fut autrefois, c'est le père !

ORFINIO, comme frappé d'une idée.

Oui, le père ! En effet ! Permettez toutefois
Une autre question.

ARÉTIN

Je le permets.

ORFINIO

Je crois,
Vous surtout, vous croyez, sans peur d'être morose,
Qu'un père doit l'exemple au fils en toute chose ;
Eh bien, en écrivant ces livres si maudits,
Vous ne songiez donc pas que vous aviez un fils ?

(Avec plus d'insistance.

J'étais né cependant !

ARÉTIN

Il est vrai, mais en somme,
On ne voit que l'enfant, on ne prévoit pas l'homme !

ORFINIO, avec une curiosité plus intense.

Je comprends. Mais quelqu'un par tendresse ou devoir,
Auprès de vous, mon père, aurait pu le prévoir.

ARÉTIN

Personne.

ORFINIO

Ah !

ARÉTIN

Ce fut là ma misère profonde.
Né du hasard, allant au hasard par le monde,

Dédaigné quand j'aimais, dans mon cruel ennui,
Je profanais l'amour pour me venger de lui,
Et j'ai toujours vécu l'âme triste, jalouse,
Sans conseils, sans amis, sans foyer, sans épouse ;
Autour de moi le vice imbécile ou hautain,
Des femmes sans honneur...

ORFINIO, d'une voix presque terrible.

Et ma mère, Arétin ?

(Arétin baisse la tête sans répondre. Après un long silence.)

Du moins, dites-moi tout ! — Ma mère est-elle morte ?

ARÉTIN

Non.

ORFINIO

Maintenant, son nom ?

ARÉTIN

Mon fils...

ORFINIO

Son nom ?

ARÉTIN

Qu'importe !...

(Un silence.)

ORFINIO

Avouez-le, voyons !... Quelque fille ?... Je sais
Tout ce que je voulais savoir, et c'est assez !
Ainsi l'on m'a trompé ? Touchante bonté d'âme !
Tout le monde ! Toujours ! Même, hier, cette femme
Dont j'ignore le nom et qui m'a raconté
Je ne sais quel roman ! Voici la vérité.
— Tenez, depuis longtemps je pressentais la chose ;
Pourquoi m'avoir trompé ? L'on pensait, je suppose,
Qu'en apprenant cela je rougirais ? Pourquoi ?
Après tout, cette honte est mon excuse à moi,
Tant mieux ! Pour m'avoir fait l'âme à ce point amère,
C'était trop peu du père... il y fallait la mère !
Tant mieux donc ! — Grâce à toi, ma mère, m'entends-tu ? —
J'ai le droit désormais de haïr la vertu !

ARÉTIN

C'est pour moi seul, mon fils, qu'il faut être implacable ;
Sois-le donc, j'y consens ; tout mon passé m'accable ;
Je sais ce que ton cœur — le mien souffrit ainsi —
Doit souffrir.

ORFINIO

Mon orgueil souffre seul ! Mais voici
Qui le consolera...

(Ouvrant le livre.

Tenez ! à cette page
Commence un excellent chapitre : *L'avantage*
D'être bâtard. C'est juste et très bon à savoir :
Ni parents ni pays, sans droits pas de devoir,

Et, pour le plus grand crime ou la moindre vétille,
Pas de comptes à rendre aux portraits de famille !

ARÉTIN

J'espère, Orfinio, que ce n'est là qu'un jeu,
Et tu ne feras rien...

ORFINIO

Vous verrez avant peu !
Jusqu'ici j'éprouvais quelque scrupule encore;
Ce que je pourrai faire à présent, je l'ignore !
Adieu. Mais reprenez et gardez avec soin
Ce livre... Quant à moi, je n'en ai plus besoin;
Je sais par cœur ces mots qui terminent vos *Songes :*
« *Famille... amour... patrie... autant de gais menson-*
Vos sentiments d'alors, aujourd'hui sont les miens; *ges.* »
C'est ma part d'héritage ! elle est bonne, et j'y tiens.

ARÉTIN

Assez ! J'aurais compris ta douleur et tes larmes;
Et contre elles ton père aurait été sans armes;
Mais, malheur ou bonheur, tout le rend plus mauvais,
Et je ne peux plus rien... aujourd'hui ! Je m'en vais.
Tu ne comprendrais pas ce qu'il me reste à dire;
Je me suis condamné, j'ai subi le martyre
Le plus cruel qu'un père ait jamais enduré;
Tu m'as vu, devant toi, tremblant, brisé, navré,
C'est justice ! Je fus, il faut le reconnaître,
Mauvais père longtemps... Mais je ne veux plus l'être !
Puisque je ne suis pas mort de honte à tes yeux,
C'est que j'ai mieux à faire ! — Et tu comprendras mieux

Quelque jour — Jusque-là, dans la tristesse immense
De l'expiation qui maintenant commence,
Je veillerai sur toi, quoi qu'il puisse arriver,
A genoux pour pleurer, debout pour te sauver!
Je ne trahirai pas ce devoir, comme l'autre;
Quelle que soit la fange où ton espoir se vautre,
De ces mains que voilà je t'en arracherai;
L'orgueil du mal te tient et te mène à son gré;
Eh bien, écoute-moi — moi, l'Arétin! ton père! —
L'envieux ne fait jamais tout le mal qu'il espère!
Si vil que soit son rêve et hideux son désir;
Sa main est rarement de force à le saisir;
Moi qui trouvai longtemps toute infamie aisée,
Un jour vint où ma force horrible fut brisée;
Es-tu plus fort que moi? Pauvre enfant perverti,
Si ton orgueil le croit, ton orgueil a menti!
Le vice peut rêver de dominer le monde,
Mais en avortements son audace est féconde!
— Ainsi naquit la tienne, ainsi tu la perdras.

ORFINIO

Moi? Jamais!

ARETIN

Toi! Bientôt.

ORFINIO

Nous verrons!

ARETIN

Tu verras!

SCÈNE IV

ORFINIO, seul, marchant avec une sorte de rage.

Oui, nous verrons ! Je veux qu'il en soit de la sorte;
L'avenir est à moi; quant au passé, qu'importe ?
Je n'ai plus qu'un mépris superbe et triomphant
Pour mes naïvetés et mes respects d'enfant;
J'en voudrais effacer la trace, ou que je meure !
A tout prix ! Malgré tout ! En un jour ! En une heure !

(Les cloches de l'église sonnent. — Plusieurs femmes arrivent vers l'église et y entrent.)

Toutes ces femmes-là que les cloches du soir
Appellent, qui se vont courber sous l'ostensoir,
Je voudrais, arrachant leur pieuse chimère,
Qu'elle fussent bientôt semblables à ma mère !

(Regardant arriver Stellina, son livre d'heures à la main).

SCÈNE V

ORFINIO, STELLINA

ORFINIO, se plaçant devant elle.

Stellina...

STELLINA, s'arrêtant.

Quoi ! Seigneur Orfinio, c'est vous ?

ORFINIO

Oui, je vous attendais.

STELLINA

Pourquoi ?

ORFINIO

C'est qu'il est doux,
A cette heure du soir mystérieuse et tendre,
De penser à tous ceux que l'on aime et d'attendre.

STELLINA

Mais vous ne m'aimez pas.

ORFINIO

Qui vous l'a dit ?

STELLINA

Comment !
Mais c'est vous-même, hier ! J'ai ri sur le moment,
Ce n'était pas flatteur, pourtant. Mais je suis bonne ;
Et puis, je vous l'ai dit, quand on aime, on pardonne.

ORFINIO

Vous m'aimez donc toujours ?

STELLINA

Comme hier.

ORFINIO

En ce cas,
Je veux vous expliquer que moi-même...

STELLINA

Non pas.
A l'église, voyez, j'arrive la dernière.

ORFINIO

Je veux vous voir...

STELLINA

Alors, venez à la prière!

ORFINIO

Mieux vaut rester ici dans la douceur du soir,
C'est ici qu'est l'amour!

STELLINA, montrant l'église.

C'est là qu'est le devoir,
La véritable joie ou le recours suprême,
Et je le comprends mieux depuis que je vous aime.

ORFINIO

Reste, ma Stellina, puisque tu m'aimes!

STELLINA

Non.
Mes prières, je veux y mêler votre nom.

ORFINIO

Tes prières... l'amour, Stellina, t'en adresse
Une autre qui vaut mieux que vêpres et que messe !

STELLINA

Ami, vous m'affligez avec ces airs moqueurs !
La prière à l'amour ne ferme pas les cœurs,
Non, mais elle les rend plus dignes l'un de l'autre ;
Nos misères, car j'ai la mienne et vous la vôtre,
Nos tristesses, nos pleurs, nos plaintes, nos combats,
Ne sont rien quand à Dieu l'on en parle tout bas !
Lorsque là deux époux s'agenouillent ensemble,
Le moins bon au meilleur pour un instant ressemble,
Et, lorsque lentement se lèvent leurs genoux,
La femme a l'œil plus grave et l'homme l'œil plus doux !
— Venez, Orfinio, venez à la prière !

ORFINIO

Non, reste, je le veux !

STELLINA presque gaiement.

Ah ! vous ne m'aimez guère !
Quoi ! Vous répondez : Non ! au premier de mes vœux,
Et quand moi je dis : Non ! Vous répondez : Je veux !

ORFINIO, se plaçant devant elle.

Tu resteras, enfant !

STELLINA

Vous ne sauriez mieux dire :
Enfant ! Laissez-moi donc ce qui me fait sourire,
Ce qui me fait aimer, croire, espérer aussi.
Laissez-moi donc passer, Orfinio !

(Elle serre son livre sur la poitrine en avançant — Orfinio s'écarte — Stellina entre dans l'église.)

STELLINA

Merci !

SCÈNE VI

ORFINIO, PUIS ANGELA.

ORFINIO seul.

Cette enfant m'a vaincu ! Dirait-il vrai, mon père ?
« L'homme ne fait jamais tout le mal qu'il espère ! »
Bah ! J'ai joué ce jeu d'un cœur peu résolu,
Et j'aurais triomphé si je l'avais voulu !
Mais quand la volonté, la volonté sauvage,
L'ardent désir saisit un homme et le ravage,
Le jour où ce qu'il veut cet homme le veut bien,
Rien ne l'arrête et rien ne lui résiste, rien !

CHANT AU DEHORS

Amant qui marches le front sombre
D'espoir et de crainte agité,
Viens cueillir cette fleur de l'ombre:
La volupté !

(Le chant s'éloigne pendant que la nuit descend.)

ORFINIO

La volupté... l'oubli, le triomphe, l'ivresse,
Le regard qui domine et la voix qui caresse,
La flamme au front, l'orgueil au cœur, l'amour est là !

ANGELA, sortant de la maison appelant, dans l'ombre.

Orfinio... Seigneur Arétin...

ORFINIO, à part.

Angela !

(Il fait un pas vers elle.)

ANGELA

Comment ? Seul ? Votre père ?

ORFINIO

Ah ! laissez-moi, madame !

ANGELA

Votre père m'avait mis un espoir dans l'âme.

Il saurait, pensions-nous, ramener au devoir
Son fils ! Avions-nous tort ? Je viens pour le savoir.

ORFINIO

Madame, allez-vous-en !

ANGELA

Pourquoi ? Par quel vertige
Me parler de la sorte ?

ORFINIO

Allez-vous en, vous dis-je !
Je vous l'ai demandé deux fois, souvenez-vous !
Ce sera mon excuse... Adieu ! Mieux vaut pour tous
Que vous partiez ! je souffre !... Allez-vous en !

ANGELA

Non, certe !
Longtemps à vos chagrins mon âme fut ouverte;
Surtout quand vous souffrez ! Ne me cachez donc rien;
Votre cœur trouvera l'indulgence du mien,
Comme autrefois ! Allons, mon fils, malheur ou faute,
Dites-moi tout, sans crainte, à cœur libre, à voix haute,
Votre main dans ma main !

ORFINIO, lui prenant la main avec agitation.

Vous le voulez ainsi ?

ANGELA

Qu'avez-vous, mon enfant ? Venez, venez ici.

Elle le conduit sous les rayons de la lune qui se lève.

La fièvre est dans vos yeux !

ORFINIO

C'est au cœur qu'est la fièvre,
Et c'est la passion qui fait trembler ma lèvre !

ANGELA

La passion... pour qui ? pour qui donc, mon fils ?

ORFINIO

Non !
Il ne faut plus jamais me nommer de ce nom !

ANGELA, s'éloignant de lui.

Que dit-il ?

ORFINIO

A parler vous m'invitiez vous-même :
Eh ! bien, donc, Angela, je vous aime.... je t'aime !

(Camilla paraît au fond et reste dans l'ombre.)

ANGELA

Que dites-vous ? — Mon Dieu !... Quoi ? Ce rêve odieux...
Il est fou ! Dites-moi qu'il est fou, justes cieux !

ORFINIO

Oui, sans doute, et bien fou ! Mais d'où vient ma folie ?
Angela, c'est de toi ! Le reste, je l'oublie,
Je ne veux plus souffrir ! Ma mère, disais-tu.
Non, non ! Car tout en toi, jusques à ta vertu
M'entraîne et me ferait courir même à l'abîme,
Et, si tu l'appelais le crime, même au crime !
Je n'y résiste plus, et puisqu'en cet instant....

(Il va vers elle les bras tendus.)

ANGELA, reculant avec effroi.

Ah ! malheureux enfant, va-t-en ! va-t-en ! va-t-en !

ORFINIO, cherchant à la saisir.

Non ! Dût la foudre ici sur mon front abattue...

SCÈNE VII

LES MÊMES — CAMILLA

CAMILLA, arrivant du fond.

A genoux ! à genoux, ruffian ! ou je te tue ! —
Tais-toi ! Que ton regard ne cherche plus le sien !
Si mon chien la mordait, j'étranglerais mon chien !
Et toi... Le misérable ! — Ah ! madame, madame !
J'ai tout entendu, là ! Pardon, ô sainte femme !

Aux êtres tels que vous les êtres tels que nous
Portent toujours malheur ! Pardon à deux genoux !

(Se relevant.)

C'est ma nouvelle honte et c'est la plus amère !
— Allons, viens avec moi, bandit ! Je suis ta mère !

FIN DU TROISIÈME ACTE

ACTE QUATRIÈME

A VENISE

Le palais d'Orfinio. Au fond de larges draperies, à droite large baie et terrasse par lesquelles on aperçoit le Grand-Canal.

SCÈNE PREMIÈRE

FOULE qui attend au fond, ZANI, GUISEPPE, FRANCO, VENIERI

GUISEPPE, écoutant trois coups de canon qui retentissent au loin.

La trève avec les Turcs finira dès l'aurore,
Ce signal nous l'apprend.

ZANI

Fort bien — causons encore :
Orfinio te doit ?.....

GUISEPPE

Au moins mille ducats
Par lui perdus au jeu, sur parole.

ZANI

En ce cas
Tu peux chercher ailleurs pour emplir ta cassette !
Orfinio n'est pas heureux à la bassette ;
Il ne te payera point, ni moi non plus, jamais !

GUISEPPE

Dire pourtant que c'est un héros !

ZANI

Je l'admets.

GUISEPPE

Tout le monde l'admet : Tu vas voir quel cortège !
Orfinio s'est bien battu pendant le siège
Contre les Turcs ; on veut lui faire honneur.

ZANI

D'accord ;
S'il rendait notre argent, tout serait mieux encor !...

GUISEPPE

Au triomphe du fils on va, selon l'usage,
Associer la mère.

ZANI

Ah !

GUISEPPE

Il est juste et sage
De payer sa bravoure.

ZANI

Oui, sa seule vertu !

GUISEPPE

Allons voir arriver le cortège, veux-tu ?

(Tous deux s'éloignent vers le fond.)

FRANCO, se dégageant de la foule qui est au fond, allant vers le Grand-Canal.

C'est fini ? Bien ! Fermez ces rideaux. Des lumières
Partout ; voici la nuit. Allumez les torchères
Du dehors.

(Il va seul, sur le devant de la scène, à part.)

N'ai-je rien oublié ? — Non, je crois.
— Les papiers... voyons-les une dernière fois...
Parfait ! — Les créanciers... Tous doivent être en route.
— Les Turcs sont avertis et m'attendent sans doute.
Tout va bien.

(Allant au fond, à un laquais.)

Ne laissez personne entrer ici
Avant que le cortège arrive.

(Entre Venieri, qui va sans bruit frapper sur l'épaule de Franco.)

FRANCO

Ah ! te voici,
Venieri ?

SCÈNE II

FRANCO, VENIERI

VENIERI

Tout est prêt.

FRANCO

La gondole ?

VENIERI

Amarrée
Au quai des Esclavons. L'heure de la marée
Approche. Le soir vient, longue sera la nuit
Et nous pourrons gagner les lagunes sans bruit.

FRANCO

Tu connais les chemins ?...

VENIERI

Qui mènent de Venise
A Malamocco ? Certe ! Il faut que je te dise
Une chose pourtant ; je trouve hasardeux
Le projet dont tu m'as parlé.

FRANCO

Riches tous deux,
Nous le serons demain. Quant au danger, qu'importe ?

VENIERI

La somme que l'on t'a promise est vraiment forte.
J'en conviens. Mais il faut la gagner ! Es-tu sûr
Qu'Orfinio consente ? Oui, c'est le point obscur.

FRANCO

Non ; crois-moi, je le tiens.

VENIERI

Comment ?

FRANCO

C'est une histoire
Curieuse : Angéla, Camilla ! C'est à croire
Que le diable brouillait les cartes tout exprès
Contre ces braves gens ! J'en ai ri.

VENIERI

Bon. Après ?

FRANCO

Attends. Orfinio fut conduit par sa mère
Ici même. Elle fut d'abord rude et sévère
Pour lui : mais il avait, ce jeune criminel,
Ce qui gagne toujours le pardon maternel,
On ne sait quoi qui fait sourire et qui désarme.

VENIERI

L'attrait du vice, hélas ! Jeune, j'avais ce charme.

FRANCO

D'ailleurs, il était brave, et pour ces femmes-là
— A Venise et partout l'on remarque cela —
C'est un réveil d'orgueil, une noblesse obscure.
Quand leur fils est vaillant ou quand leur fille est pure !

VENIERI

Si j'avais des enfants, je les voudrais ainsi !

FRANCO

Bref, la mère et le fils demeurèrent ici.
Elle était riche, mais ignorait l'art frivole
D'enfermer l'oiseau d'or dans sa cage.

VENIERI

Il s'envole
Et ne revient jamais !

FRANCO

Le fils au bout d'un an
Avait dévoré tout. Ce fut un beau roman :
Des palais, des festins, un luxe ridicule ;
Des spectacles donnés au peuple, Jeux d'hercule,
Combats d'ours, de taureaux et de chiens, evviva!
Et le reste ! Bientôt la ruine arriva,
L'usurier menaçant, le créancier qui pleure,
Tout enfin !... Je me dis alors : Voici mon heure!
Je vins m'offrir à lui comme l'ange sauveur
Et notre Orfinio d'une telle ferveur

Me reçut qu'aujourd'hui, par un effet logique,
Je suis le confident de cet être tragique !
C'est moi qui le conseille ! Et l'on te garantit
Qu'il est bien conseillé !

VENIERI

Tu m'ôtes l'appétit !

FRANCO

Scènes de créanciers et fausses signatures,
Hier, pour ajouter à toutes ses tortures,
L'argent des Turcs offert au moment décisif,
C'est le moins que j'ai fait !

VENIERI

J'en suis plus mort que vif !

FRANCO

Comment ne veux-tu pas que dans le piège il tombe ?
C'est aujourd'hui, ce soir, qu'éclatera la bombe ;
Il est perdu, je suis content !

VENIERI

Ah !

FRANCO

L'Arétin
N'est pas là, par malheur !

VENIERI

Disparu ?

FRANCO

C'est certain ;
Depuis un an, depuis ce drame de famille...
Il ne sera pas là !

VENIERI

Comme ton regard brille !
Pourquoi, diable ! tiens-tu, pour de nouveau t'aigrir,
A revoir l'Arétin ?

FRANCO

Eh !... pour le voir souffrir !

VENIERI

Ah ! — Mais Orfinio pourrait, malgré ta ruse,
Tout refuser.

FRANCO

Pourquoi veux-tu donc qu'il refuse ?

VENIERI

Eh ! l'honneur qu'on va faire au fils d'abord, et puis
A la mère, est vraiment touchant.

FRANCO, ironiquement.

Comme tu dis !

VENIERI

Crois-tu qu'en ce moment de triomphe et de gloire
Orfinio pourrait trahir ?...

FRANCO

J'aime à le croire !
Ses scrupules, je sais comment les endormir ;
Sur les vices d'autrui je suis loin de gémir,
Mais cet Orfinio moi-même m'épouvante :
Ame d'aventurier ténébreuse et mouvante,
Allant du désir sombre au désir furieux,
Moi seul je le connais : son père valait mieux !

VENIERI

Qui sait ? Peut-être un jour le fils, comme le père,
Deviendra vertueux.

FRANCO

Pas de sitôt, j'espère !
Ces êtres-là, malgré des repentirs très courts,
Ne changent que devant la mort, et pas toujours !
— Je te dis que je tiens cette fois ma vengeance,
Avec tous les démons je suis d'intelligence,

(Montrant le cortège qui arrive.)

Je sens leur âme en moi, même à l'heure qu'il est,
Et c'est une grandeur sinistre qui me plaît !

GUISEPPE

Le cortège.

ZANI

Très beau sans doute; mais personne,
Pas même Orfinio, n'est là quand l'heure sonne !
Que fait-il donc ?

GUISEPPE

Voici sa mère.

CAMILLA, entrant par la droite.

Orfinio,
Viens donc, ne faisons pas attendre.

GUISEPPE

C'est très beau,
Cela hausse les cœurs !

ZANI

Le tien, au moins.

GUISEPPE, gravement.

Le nôtre.
Tout soldat a sa part dans la gloire d'un autre !

ZANI, regardant entrer Orfinio.

Le voici, cette fois !

GUISEPPE

Tu vois bien !

ZANI

Et pourtant,
On dirait qu'il a peur de l'honneur qui l'attend !

SCÈNE III

LES MÊMES, LE PROVÉDITEUR DES FLOTTES, ORFINIO, CAMILLA, ANGELA, STELLINA, GROUPE DE FEMMES, CORTÈGE, PEUPLE.

LE PROVÉDITEUR

Venez, Orfinio. Dans votre palais même
Le Sénat veut vous rendre un hommage suprême,
Afin qu'un tel honneur serve d'exemple à tous
Et d'encouragement à faire comme vous.
— En face de Vénise à vaincre résolue,
Moi, le Provéditeur des flottes, je salue
Le soldat, le héros dont l'audace a forcé
Les Turcs à faire trève au siège commencé ;
Leurs navires, hier, allaient franchir nos passes ;
Vous avez pris d'assaut deux de leurs galéasses ;
Ils ont fui. Leur retour sera prompt cependant,
— Au Lido nous voulons un ferme commandant,

Je vous nomme — A présent, ce peuple qui m'entoure
Cherche un prix assez haut pour payer la bravoure;
Mais aujourd'hui Venise est pauvre : le Trésor
De Saint-Marc, les bijoux, la grande chaîne d'or,
Sont vendus ; en ces temps d'héroïque détresse
L'or n'est bon qu'à payer le fer. C'est sa noblesse !
Votre pays, pourtant, à ses fils glorieux
S'il n'a pas la richesse à donner, il a mieux !
Ces deux drapeaux par vous conquis, je vous les donne ;
Aux murs de ce palais, le Sénat vous l'ordonne,
Suspendez-les vous-même, afin qu'à tout instant
Ils parlent de sa gloire au jeune combattant !

ORFINIO, après avoir suspendu les deux drapeaux.

Seigneur Provéditeur, au pays qui m'honore
Je rends grâce.

(Il va à droite.)

LE PROVÉDITEUR

Pour vous nous ferons plus encore.

(A Camilla qui se trouve au milieu des hommes, au fond.)

Mère d'Orfinio, venez plus près. — Voilà
Près de trente ans bientôt, une femme, Anzola,
Par un poème illustre honora sa patrie ;
Longtemps, par ses malheurs et ses fautes meurtrie,
Elle avait aux chemins obscurs porté ses pas,
Son nom était de ceux qu'on prononce tout bas ;
Mais du jour où ce nom perdit la tache noire,
Où son front fut touché des ailes de la gloire,

Le peuple proclama d'un seul cri, d'un seul cœur.
Qu'elle avait reconquis par la gloire l'honneur !
Elle ne pouvait pas jusque-là, comme indigne,
Porter le voile blanc, humble mais noble insigne ;
Les dames de Venise, effaçant cet affront,
Un jour vinrent poser ce voile sur son front.
— Mère d'Orfinio, les dames citadines,
De Venise aussi bien que des villes voisines,
S'enfermant dans nos murs, ont voulu partager
Du peuple et des soldats la gloire et le danger,
On les voit, élevant dans leurs mains la croix blanche,
Sous le fer, sous le feu, sous la noire avalanche,
Relever les blessés, ensevelir les morts,
Donner, s'il en était, aux lâches un remords
Et rendre nos bras forts comme nos cœurs fidèles!
Ces femmes, par mon ordre, ont choisi deux d'entre elles
C'est au nom de Venise, au nom de leur pays,
Qu'elles vont vous parler ! Inclinez-vous.

CAMILLA, s'agenouillant les yeux pleins de larmes.

Mon fils !

(Deux femmes se détachent du groupe. Ce sont Angela et Stellina.)

ANGELA

Dans l'angoisse de la patrie,
O mes sœurs, je suis comme vous !
Je suis celle qui pleure et prie,
Humblement, tout bas, à genoux ;

Je suis, comme Dieu nous l'ordonne,
Devant le pays menacé,
Celle qui vient et qui pardonne
A tous, quel que soit le passé !

Puisque l'âme humaine est l'esclave
Du mal que chacun porte en soi,
Punir est la loi triste et grave,
Pardonner est la sainte loi !

Jeunes filles, selon l'usage,
Déployez le voile aux longs plis
Que parfume la fleur sauvage
Et la feuille pâle des lis.

Invoquez la toute-puissance
Que nul œil pur n'implore en vain,
Et que des mains de l'innocence
Descende le pardon divin !

STELLINA, aux jeunes filles.

Sur sa tête posez le voile
Dont la blancheur ne laisse voir
Qu'un peu d'or pour faire une étoile,
La seule étoile du devoir !

Sur le front penché de la femme
Mettez le voile plus épais,
Pour qu'elle garde dans son âme
L'espoir, le courage et la paix ;

Attachez autour de la face
Le voile auguste qui défend,
Afin qu'on n'y trouve de place
Que pour le baiser d'un enfant !

LE PROVÉDITEUR

Mère d'Orfinio, relevez-vous ! Peut-être
Pour Venise un danger plus terrible va naître ;
Demain, les musulmans, pour venger leur affront,
Plus acharnés encor, plus nombreux reviendront ;
Si votre fils ajoute à sa gloire première,
S'il est vainqueur, soyez fière, et s'il meurt plus fière !

LA FOULE

Viva ! viva !

VENIERI, bas à Franco.

Je suis ému !

FRANCO, ironique.

C'est fort touchant !
Laisse-moi.

VENIERI

Tu mourras dans la peau d'un méchant

GUISEPPE

Triomphe mérité !

ZANI

Mais quelle récompense !
Ces fils de courtisane ont toujours de la chance !

LA FOULE, en sortant.

Viva ! viva !

FRANCO, s'approchant d'Orfinio, bas.

Dans un instant je reviendrai
Pour ce que vous savez.

ORFINIO

Oui, Franco, j'y serai.

(Tout le monde sort, excepté Orfinio et Camilla qui disparaît un peu au fond.)

Mais c'est cruel !

FRANCO

Terrible, il faut que j'en convienne ;
C'est vieux, mais toujours vrai, la roche Tarpéienne !

ORFINIO

Ces hommes vont venir... en ce moment !

FRANCO

Oui.

ORFINIO

Mais

Peut-être attendraient-ils...

FRANCO

Vos créanciers? Jamais!

ORFINIO

Va donc.

(Franco sort.)

SCÈNE IV

ORFINIO, CAMILLA

CAMILLA

Mon fils! C'est vrai que je suis fière! Ecoute :
— Pour toi, je fus sévère, avec raison sans doute,
Oui! Mais Angela vient d'unir, tu l'as compris,
Dans le même pardon et la mère et le fils ;
Du crime de ton cœur absous par ton courage
Délivré du remords, reprends le rude ouvrage,
Celui qui t'a fait noble et grand, à qui je dois
Ces larmes de bonheur qui font trembler ma voix!
Et maintenant je veux... Non, c'est une prière ;
Tu ne m'as jamais dit : « Je vous aime, ma mère! »
Je ne me plaignais point, et je pensais tout bas :
« Il a raison, mon fils, quand il ne m'aime pas;
Les mères comme moi, je le sais et je tremble,
Ont peur qu'en les aimant leur fils ne leur ressemble! »
Depuis un an j'avais au cœur ce sombre ennui,

Ce désespoir muet, mais je dis aujourd'hui :
« Puisque mon fils est brave ainsi, puisque personne
Ne va plus loin que lui dès que le clairon sonne,
Puisqu'il porte au combat cette âme de lion,
J'avais donc dans le cœur quelque chose de bon ! »
Tout à l'heure, pendant que le pardon suprême
Descendait sur mon front : « Pourvu que mon fils m'aime ! »
Me disais-je en pleurant. Il le peut désormais.

ORFINIO, avec calme.

Je vous aime, ma mère.

CAMILLA

Embrasse-moi donc !

(Pendant qu'elle l'embrasse, Franco paraît à droite ; Orfinio l'aperçoit et lui fait signe de s'éloigner.)

Mais...
Qu'as-tu donc tout à coup ? Quoi ! Ton regard m'évite
As-tu quelque chagrin nouveau ? Parle donc vite !

ORFINIO, troublé.

Non, mais j'ai des regrets.

CAMILLA

Lesquels ?

ORFINIO, cherchant une échappatoire.

Vous savez bien :
Votre fortune, par ma faute...

CAMILLA

Ce n'est rien !
Ma fortune, venant de mon père, est la tienne ;
Et d'ailleurs qu'ai-je donc, moi, qui ne t'appartienne ?
Vous êtes le soldat de Venise, seigneur !
Pour elle j'ai payé, c'est pour moi qu'est l'honneur ;
Ta mère a donné tout, mon beau soldat fidèle ;
Si tu l'as prodigué, l'or qui te venait d'elle,
Tant mieux ! Je serai pauvre et vivrai, le cœur fier,
De ce pain du travail qui n'est jamais amer !

Orfinio aperçoit Franco qui reparaît à droite.

Quoi ?... Sur ton front toujours le noir nuage passe ?
Qu'as-tu donc ?

ORFINIO, à part.

Ce sont eux !

CAMILLA

Explique-toi, de grâce !

ORFINIO

Ma mère...

CAMILLA

J'entends là des voix.

ORFINIO, à part.

Mes créanciers !

(Haut, cherchant à mentir.)

Oui, je les reconnais : de jeunes officiers
A qui je dois donner un ordre ; le temps presse ;
Je crains que cette nuit l'ennemi ne paraisse ;
Je vais les recevoir, puis rester un moment
Seul ici.

CAMILLA

Pourquoi donc ?

ORFINIO

Il faut que, froidement,
En silence, je songe au combat qui s'apprête
Et que je me prépare à cette sombre fête.

CAMILLA

Je comprends. Mais je veux, lorsque tu partiras,
Au moment du péril, te serrer dans mes bras ;
Va ! je suis brave aussi : ne crains pas que je pleure !
Tu consens, n'est-ce pas ?

ORFINIO

Sans doute.

CAMILLA

Dans une heure ?

ORFINIO

Oui.

CAMILLA

Plus tôt, s'il se peut ?

ORFINIO

Oui, oui, ma mère, adieu !

CAMILLA, sortant par le fond.

Non, à bientôt, mon fils ! Aime ta mère un peu !

SCÈNE V

FRANCO, ORFINIO

FRANCO, parlant à la cantonade.

C'est convenu ! c'est dit ! Vous serez, je vous jure,
Payés tous, dès demain !

(Il entre et va vers Orfinio.)

La terrible aventure !
Ces démons enragés réclament leur argent :
Huit cent mille florins ! — Le péril est urgent !
Ils exigent la somme ou quelque garantie ;
Ils iront, sans cela, trouver la quarantie,

Et veulent vous citer, pour défendre leurs droits,
Près du Conseil des Dix et du Conseil des Trois !
Ce sont deux tribunaux qui ne plaisantent guères :
Jadis, Carmagnola, vainqueur dans tant de guerres,
Malgré toute sa gloire, à la prison d'abord
Fut condamné, puis vint la torture et la mort !

ORFINIO

Je sais... je sais !

FRANCO

Le bord du gouffre ! Nous y sommes !

ORFINIO

Ah ! je prévoyais bien la cruauté des hommes !

FRANCO

Pourquoi désespérer ? Comme je leur ai dit,
On les payera demain.

ORFINIO

Comment ? Par quel crédit ?
Ni le ciel ni l'enfer ne viendront à mon aide !

FRANCO

Moi, je viens. Je connais le mal et le remède ;
Votre sort est horrible. Il peut changer bientôt.

ORFINIO

Le moyen ?

FRANCO

L'autre jour je vous en dis un mot.

ORFINIO

Ah ! oui

FRANCO

... Vous avez feint de ne pas me comprendre,
Mais devant certains faits le sage doit se rendre;
Examinons d'abord les choses froidement.
Les Turcs sont les plus forts. On dit non, mais on ment.

ORFINIO

Il n'est pas sûr du tout que la ville soit prise.

FRANCO

Quoi qu'il en soit, il faut épargner à Venise,
Aux femmes, aux enfants, les horreurs d'un assaut
Ce n'est pas trahison ! C'est sagesse ! Il le faut !

ORFINIO

C'est possible ! Mais moi, que faut-il que je fasse ?

FRANCO

Rien ! Dire seulement à moi le mot de passe.

ORFINIO

Jamais !

FRANCO

Réfléchissez, car vous seul à présent
Pouvez sauver Venise... en vous enrichissant !

ORFINIO

Jamais !

FRANCO

La vertu donc triomphe ? Qu'on restaure
Les dômes de Saint-Marc ! Vive le Bucentaure !
— Cependant qui paiera vos dettes ? Ce n'est pas
Venise ! On vous l'a dit, elle est pauvre. En tout cas,
Quand même l'on paierait pour vous toute la somme,
En seriez-vous plus riche après, mon gentilhomme ?
Au contraire ! On dirait : « On a payé pour lui,
Donc il est aux abois ! » Vous comprenez ?

ORFINIO

Oui... oui !

FRANCO

Et ceux qui jalousaient votre luxe incroyable
Ajouteraient avec pitié : « Ce pauvre diable ! »
De plus, sur vos billets, anciens comme nouveaux,
Les noms de vos garants, vous le savez, sont faux ;
Si vous avez procès, claire devient la chose,
Et vous savez alors où l'on va, je suppose !

ORFINIO

Ah !

FRANCO

Autre chose encor ! C'est le point le plus noir !

ORFINIO

Laisse-moi donc !

FRANCO

Non pas, car il faut tout prévoir !
Tout ce peuple dont l'âme est soupçonneuse et dure,
Vous acclame... un tel feu flambe trop pour qu'il dure !
Quand les Vénitiens, n'en doutez pas, seront
Battus demain, c'est vous qu'ils en accuseront ;
On dira : « La valeur qu'il fit d'abord paraître
Cachait ses vrais desseins... Au fond c'était un traître ! »

ORFINIO

Tu crois ?

(Regardant au fond.)

FRANCO

J'en suis certain ! C'est facile à prévoir,
Vous dis-je ! Venez donc et vous allez savoir,
D'une exacte façon, quelle somme et quel gage
On vous offre.

ORFINIO

Soit !... Mais... à rien je ne m'engage.

(Tous deux disparaissent au fond. Entrent Angela et Stellina, que l'Arétin qui les précède fait cacher sur la terrasse.)

SCÈNE VI

L'ARÉTIN, puis CAMILLA

ARÉTIN, entrant par le fond.

Mon fils! avec Franco? Dieu! C'était bien cela!

CAMILLA, arrivant par le fond sans voir l'Arétin et croyant parler à Orfinio.

Orfinio... mon fils...

(L'Arétin se retourne.)

L'Arétin!

ARÉTIN

Camilla!

CAMILLA, après un long silence.

Venez. Ne craignez point de ma part un reproche,
Car mon fils, n'est-ce pas? aujourd'hui nous rapproche.
Le passé désormais n'est rien. Oublions tout;
La gloire de mon fils, vous et moi, nous absout;
Prenons-en notre part ensemble, et que cette heure
De nos jours douloureux soit enfin la meilleure!
— Vous veniez pour le voir?

ARÉTIN, d'une voix grave.

Oui!

CAMILLA

Je comprends : de lui
Vous devez être fier, comme moi, sans doute ?

ARÉTIN

Oui !

CAMILLA

Pourquoi répondre alors de ce ton grave et triste ?
Quel trouble dans vos yeux à vos efforts résiste ?
Que me cachez-vous donc ?

ARÉTIN

Ne me demandez rien.
Moi seul je dois souffrir.

CAMILLA

Et moi, sa mère !

ARÉTIN

Eh bien,
Oui : vous avez raison ! Un danger le menace,
Mais ce n'est qu'une crainte encor.

CAMILLA

Parlez, de grâce !

ARÉTIN

Il faut que je reveille un souvenir cruel
Pour moi comme pour vous....

CAMILLA

Moi, j'en ai tant !.. Lequel ?

ARÉTIN

Orfinio... Mais vous étiez là ! Ma pensée
En reste après un an sombre et bouleversée !
Ah ! ce que j'ai souffert en cet instant maudit,
Je peux seul le comprendre !

CAMILLA

Angela vous a dit ?

ARÉTIN

Oui !... Pauvre sainte femme !... Et ma honte fut telle
Que je m'enfuis tremblant et muet devant elle ;
Quant à revoir mon fils et vous-même... Pardon !
C'était plus impossible encor ! Je partis donc,
Au hasard, vous laissant à vous seule la tâche.
Plus tard, je réfléchis et je me dis : « C'est lâche ! »

CAMILLA

Oui ! Mais ainsi que moi vous pouvez le savoir,
Quand on fut prompt au mal on est lent au devoir !

ARÉTIN

Je revins à Venise et, sans d'abord paraître,
Je veillai sur mon fils, sur vous-même peut-être ;

Vos faiblesses pour lui m'alarmèrent un peu;
Mais ce n'est rien, voici le vrai danger.

CAMILLA

Mon Dieu !

ARÉTIN

J'appris qu'Orfinio pour conseil et pour guide
Avait un homme vil, misérable et perfide;
Franco, Franco ! J'eus peur. Je voulus tout savoir
Je fis suivre cet homme, et j'appris que le soir
Il allait au Lido, disparaissait dans l'ombre,
Et rien de plus. Hier, la nuit étant plus sombre,
Je le suivis moi-même et le vis s'approcher
De la pointe de l'île, et, sous ce grand rocher
Que bat la haute mer, seul, anxieux, attendre;
Je me glissai vers lui. Soudain, je crus entendre
Une barque venir sur les flots, lentement;
Un homme en descendit, un soldat musulman,
Autant que j'ai pu voir par cette nuit sans lune.
Franco le rejoignit. Tous deux vers la lagune
S'éloignèrent. Pourtant je distinguais leurs voix,
Et j'entendis ces mots répétés plusieurs fois :
« Quatre millions d'or ! » disait Franco. « La somme
Est prête, reprit l'autre, êtes-vous sûr de l'homme ? »
Franco dit : « J'en suis sûr ! » Ils parlèrent plus bas,
Mais j'entendis un nom, je ne me trompe pas.

CAMILLA

Quel nom ?

ARÉTIN

Orfinio !

CAMILLA

Dieu ! cet homme, ce traître...
Sans doute ils vont tuer Orfinio !

ARÉTIN, d'un ton d'incrédulité.

Peut-être !

CAMILLA

Peut-être ! dites-vous. Moi, j'en suis sûre, hélas !
Ces hommes ont juré sa mort

ARÉTIN

Je ne crois pas !

CAMILLA

Alors, que croyez-vous ? quelle est votre pensée ?

ARÉTIN

Camilla !

CAMILLA

L'Arétin !... Non !... Je suis insensée
Cela ne se peut pas !... Voilà que je frémis !

ARÉTIN

Camilla !

CAMILLA

L'Arétin !... Notre fils ?

ARÉTIN

Notre fils !

CAMILLA

Non je ne vous crois pas ! Je ne veux pas vous croire !
Allons-nous, tous les deux, calomnier sa gloire ?
Songez-vous qu'à l'instant, pour acclamer son nom,
Tout un peuple venait, et vous croyez ?... Non ! non.

ARÉTIN

Dans tous les temps, hélas ! saisis d'un noir vertige,
De plus grand, de meilleurs que lui...

CAMILLA

Non, non ! vous dis-je !

ARÉTIN

De Franco pourquoi donc a-t-il suivi les pas ?
Pourquoi l'écoutait-il et ne revient-il pas ?

CAMILLA

Ah ! Dieu ! si c'était vrai, d'une main sûre et prompte
Qui pourrait l'arracher alors à cette honte ?

ARÉTIN

Moi ! Sur l'heure ! A tout prix ! Si la patrie et Dieu
Ont besoin de mon sang, je dirai : « C'est trop peu ! »

CAMILLA

Trop peu du mien, aussi !

(Regardant vers le fond.)

Mais vous vous trompiez, certe !
Regardez ! Il revient dans sa gondole ouverte,
Et Franco n'est plus là.

ARÉTIN

N'importe ! il faut savoir.
Allez. Le père seul fera mieux son devoir,
Allez.

CAMILLA, en sortant.

La mère aussi sait ce qu'elle doit faire !

(L'Arétin la conduit à droite, revient et reste immobile derrière les draperies pendant l'entrée d'Orfinio.)

SCÈNE VII

ORFINIO, seul.

C'est une trahison ! Oui, certe ! et je préfère
La voir en face, afin, si je vais jusqu'au bout,
Que devant mon forfait je reste au moins debout !
La résolution dans mon âme était prise,
J'allais dire le mot qui doit livrer Venise,
Et cependant j'ai dit que je voulais encor
Réfléchir, seul...

(Après un long silence.)

Livrer mon pays pour de l'or,

Voilà le fait, telle est la vérité sans phrase :
Si je dis non, ma dette effrayante m'écrase,
Je suis perdu !... Franco l'a dit avec raison...
Si j'accepte, sauvé !... Mais c'est la trahison !
Ces gens qui m'insultaient, je les force au silence...
Quatre millions d'or, c'est le droit d'insolence !
Puisqu'ils me sont offerts, puisque mon seul espoir...

(Levant la tête par hasard vers les deux drapeaux.)

Ces drapeaux... Ah ! l'honneur !

(Il s'en éloigne brusquement.)

Je ne veux plus les voir !
Trahir... Qu'est donc cela? Qui sait? Qui peut connaître,
Sans le sentir en soit, ce qu'est l'âme d'un traître ?
J'eus toujours, en voyant ce que les autres font,
La curiosité de pénétrer au fond !
Les traîtres... Mais leur race en tout pays abonde,
C'est presque la moitié de l'histoire du monde !
— C'est Charles de Bourbon, le connétable, hier —
Tous ces hommes à l'œil terrible, au cœur amer,
Ces princes, ces soldats, ces doges, ces ministres,
Quel instinct les poussait vers les heures sinistres ?
Agissaient-ils toujours pour un vil intérêt ?
Non : leur regard allait plus haut qu'on ne croirait !
Non : ils avaient en eux, voyant ce que nous sommes,
Le dédain de la règle et le mépris des hommes !
Le remords... Ils savaient ce qu'on appelle ainsi :
C'est le nom des forfaits qui n'ont pas réussi !
Sur ces êtres hautains, que la foule condamne,
Je le sens, une loi mystérieuse plane;
Ils donnent, avant d'être à leur tour abattus,
Un démenti superbe aux vulgaires vertus;

Ne fût-ce qu'un instant, ils jettent dans l'espace
Un cri d'aigle blessé qui sur le monde passe,
Et souvent font jaillir, sous le ciel sombre ou bleu,
Les fanges de la terre à la face de Dieu ! [gouffre,
— Leur ressembler, c'est grand ! — Mais, penché sur le
Je veux savoir si l'on a peur et si l'on souffre !
Si j'ai peur, il sera temps par un brusque effort
De reculer... Le cœur ? Il ne bat pas plus fort !
Je ne sens même plus ni tristesse ni fièvre,
Rien de ce que je dis ne fait trembler ma lèvre ;
Quels que soient les périls en face regardés,
Je souris à la chance et je jette les dés ;
Livrer tout au destin, au hasard qui nous mène,
C'est cela, rien de plus, la conscience humaine !
Ma force brave tout : si c'est le châtiment,
Je l'accepte, sans peur, d'avance, froidement ;
Aucune crainte en moi : le calme ! — Eh bien, mon père,
« L'homme ne fait jamais tout le mal qu'il espère »,
Disiez-vous ; Je le fais ! Je pars ! Et sur mes pas
Les murs de ce palais ne s'écrouleront pas !
Pour m'arrêter, du fond de la noire lagune
Tout à l'heure une main sortira-t-elle ? Aucune !
La mer n'aura pas même un flot plus agité,
Et j'irai vers le crime avec tranquillité !
Je vais sortir d'ici, voilà l'heure qui sonne,
Et pour me crier : « Reste ! » il ne viendra personne !

(Il va sortir par le fond. Arétin, Angela, Stellina, Camilla sont au fond depuis quelques instants. Arétin fait signe aux trois femmes de rester au fond. Mais lui-même se jette entre Orfinio et le chemin que celui-ci va prendre.)

SCÈNE VIII

ORFINIO, ANGELA, STELLINA, CAMILLA, ARÉTIN

ARÉTIN

Reste ici !

ORFINIO

Mon père !

ARÉTIN

Oui ! oui, traître, reste ici !

ORFINIO

Je veux ce que je veux. Il sera fait ainsi.
Rien ne m'arrêtera, menace, ni prière.

ARÉTIN, lui barrant la route.

Alors c'est un aveu ? La chose est vraie ? Arrière !
Ou, si tu veux passer, lève sur moi la main.

ORFINIO

Non, non ! Mais, croyez-m'en, livrez-moi le chemin !
Il le faut, je vous jure !

(Il va vers le fond et trouve devant lui les trois femmes.)

ANGELA, lui barrant le chemin.

Orfinio, prends garde !
L'ange du châtiment descend et te regarde ;
Moi qui te pardonnais tout à l'heure, je sais
A présent que les jours du pardon sont passés,
Et cependant je crie au ciel : « Une heure encore !
Ne jetez pas cet homme au gouffre qui dévore,
Laissez-moi de nouveau le sauver aujourd'hui,

(Élevant le crucifix.)

Car je mets cette croix entre le crime et lui ! »

ORFINIO, s'écartant d'elle pour sortir.

Il est trop tard, madame !

STELLINA, se jetant devant lui.

Orfinio, demeure !
Tu ne veux pas vouloir que de honte je meure ;
Ne me force donc pas à mêler chaque jour
Le deuil de ton honneur au deuil de mon amour !
Je veux être, s'il faut que mon âme se brise,
Celle qu'on fait pleurer, pas celle qu'on méprise !
Si ma souffrance plaît à ton orgueil ici,
Orfinio, fais-moi souffrir, mais pas ainsi !

ORFINIO, cherchant toujours à sortir.

Laissez-moi, Stellina !

CAMILLA, lui barrant la route.

Reste ici, misérable !
Si tu pars, je serai la plus inexorable ;
Dans mon passé maudit je rentre avec effroi ;
L'honneur, je n'en veux plus, puisqu'il me vient de toi !
Ce voile noble et pur, de mon front je l'arrache,
Et bientôt, quel que soit l'asile qui te cache,
Moi, ta mère, j'irai te saisir de ma main,
Te traîner, te montrant aux forçats du chemin;
Puis dans les carrefours, tenant toujours ma proie,
Appelant les ribauds et les filles de joie :
« Armez-vous d'un fer rouge et, pour le double affront,
« Marquez la mère au sein, marquez le fils au front,
« Afin qu'à tout jamais on puisse reconnaître
« Le fils de la ribaude et la mère du traître ! »

ORFINIO, après une hésitation.

Oh ! ma mère... vos pleurs, plus que votre courroux,
M'auraient touché peut-être...

CAMILLA

Eh bien ! donc, à genoux,
Mon enfant, je te prie.

(A Angela.)

Et vous aussi, madame,
Vous aussi, Stellina.

(Les trois femmes sont à genoux.)

Non, tu n'es pas infâme !

Ne va pas où tu veux aller, mon fils ! mon fils !
Grâce pour moi, mon fils ! Grâce pour ton pays !
Je t'en supplie encor, mon enfant, fais-moi grâce !

ANGELA

Grâce, grâce, mon fils !

ORFINIO

Non, non ! Faites-moi place !

ANGELA et CAMILLA

Mon fils !

ORFINIO

Non ! non !

ARÉTIN, gravement.

Silence à présent, toutes trois !
(Leur montrant le fond.)
Laissez-moi.

CAMILLA

Qu'allez-vous faire ?

ARÉTIN

Ce que je dois.

(Les trois femmes se retirent au fond et restent immobiles dans l'ombre. Arétin amène Orfinio sur le devant de la scène.)

ARÉTIN, avec une sorte de douceur et presque suppliant.

Orfinio... mon fils...

ORFINIO, brusquement.

Non! ce n'est plus la peine!
Une fatalité me domine et m'entraîne ;
J'ai mon but, je ne peux et n'en veux pas changer ;
Désormais, ne voyez en moi qu'un étranger,
Et puisque me voilà traître, infâme et transfuge,
Vous n'êtes plus mon père...

ARÉTIN, se redressant.

Alors, je suis ton juge !
Et c'est un châtiment pour nous deux plus cruel.
Que le juge soit vil comme le criminel !
Mais, à certains moments, l'âme la plus flétrie
Se relève et contient l'âme de la patrie !...
Répondez-moi ! Soldat, sujet vénitien,
Où voulez-vous aller ?

ORFINIO

Vous le savez trop bien.

ARÉTIN

Vous alliez donc livrer Venise, notre ville ?
Moi, je dois la sauver.

ORFINIO

Le moyen est facile :
Allez me dénoncer. On me tuera. Pardieu !
J'y compte bien, la vie est dure, et j'y tiens peu.
Être riche ou mourir, voilà !

ARÉTIN

Quoi qu'il advienne,
C'est déjà sur mon nom trop de la honte ancienne ;
Le fils de l'Arétin à des crimes plus bas
Peut rêver... Moi vivant, on ne le saura pas !

ORFINIO

Que ferez-vous, alors ?

ARÉTIN

Pour vous fermer la route,
S'il faut du sang, le mien y suffira sans doute.

(Tirant son poignard.)

Faites un pas de plus, je me frappe !

ORFINIO

Non !... Mais
Demain je reprendrai loin de vous mes projets.

Tenez, le seul moyen, le voulez-vous connaître ?
Brutus aurait déjà tué son fils !

ARÉTIN, d'une voix sombre.

Peut-être.

ORFINIO

Vous, vous n'oserez pas ! Je le vois, c'est certain !
Vous n'êtes pas Brutus, vous êtes l'Arétin !
Le passé, malgré moi, contre vous me protège...
Oui, malgré moi ! Voyez : qu'ai-je fait ? que ferais-je ?
Quel que soit l'avenir, je sortirai, vaincu,
De cette vie, avec l'horreur d'avoir vécu !
Car j'ai toujours souffert, moi né pour être infâme ;
Il faudrait cette mort pour me refaire une âme !
Mais vous n'oserez pas ! Je vois dans ce regard
Qu'il faudrait que mon cœur vînt chercher le poignard ;
Frappez donc ! Sauvez-moi de ma longue misère,
Pour que j'apprenne enfin qu'on peut aimer son père !

ARÉTIN

Tais-toi !

ORFINIO

Vous n'osez pas ?

ARÉTIN

Tais-toi ! tais-toi !

ORFINIO

Pourtant,
Si je m'en vais, je vais où le crime m'attend !...

(Silence de l'Arétin.)

Faites donc place ! Il faut que je passe, vous dis-je !

ARÉTIN, avec égarement.

Qui donc me parle ainsi ? D'où me vient ce vertige ?
Cet homme sans pitié, sans honneur et sans loi,
C'est mon crime vivant qui marche devant moi !
S'il vit, Venise meurt ! Cela ne peut pas être !
Elle est lente à sonner, l'heure qui fait un traître ;
Même à l'instant choisi pour des forfaits pareils,
L'amour de la patrie a de brusques réveils !
Les ténèbres s'en vont, le vrai jour recommence.
Cet amour-là, malgré ta honteuse démence,
Est au fond de ton cœur ! Dis-le moi donc !

ORFINIO

Eh bien,
Je n'aime rien au monde et ne veux aimer rien ;
L'amour, pour une fois qu'est tombé de ma bouche
Son nom, m'a rendu l'âme indomptable et farouche ;
La souffrance est le droit de haïr, et je hais !
Et je n'aime ici-bas que le mal que je fais !
Je hais le Dieu qui fit de nous ce que nous sommes,
Tous ceux qui sont heureux sur la terre des hommes,

Ce qu'on appelle honneur, gloire, courage, foi :
Vous parliez de patrie ! Eh ! que m'importe à moi ?
Que l'ennemi triomphe et que Venise tombe ;
Moi qui ne ris jamais, je rirai sur sa tombe !
Et c'est ma joie enfin de me dire aujourd'hui :
La haine de mon cœur ne mourra qu'avec lui !
Si j'ai des fils, en eux qu'elle se perpétue,
Cette haine !...

ARÉTIN, levant son poignard et frappant.

J'ai fait ce monstre : je le tue !

LES TROIS FEMMES, accourant.

Ah ! Dieu !

ANGELA et CAMILLA

Mon fils ! mon fils !

ORFINIO

N'approchez pas de moi !
Laissez-moi fuir au loin dans l'éternel effroi !

ARÉTIN, avec égarement.

Qu'ai-je donc ? N'est-ce pas le vent de la folie
Qui passe sur mon front ? — Ah ! je vous en supplie...
C'est moi le criminel, moi seul ! Vous savez bien,
Ce livre... vous savez... le livre ! Eh ! oui, le mien !

Que de mal!... que de mal!... Du sang, là!... Prenez garde!
Cet enfant... qu'il est pâle et comme il me regarde!
Voilà le châtiment qui m'était réservé :
J'ai donc tué... mon fils!

ORFINIO, se traînant jusqu'à lui.

Père, tu l'as sauvé!

(Il meurt.)

FIN

Paris. — Impr. Paul DUPONT, 4, rue du Bouloi. — 37.11.95.

1645 4

BINDING SECT. SEP 14 1970

PQ
2198
B5F5

Bornier, Henri
Fils de l'Arétin

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY